

Les Victoires

Marcello Rompivetro

Première partie

Zone d'activité

Un pneu trace une ornière : voilà une route. La terre éclatée remonte aux bords : voilà la ville. Il faut bien sûr remettre à l'échelle ensuite.

La scène se passe au versant d'une montagne. Au dessus : une zone caillouteuse ; au dessus : le pré aux corps ; au dessus : le sommet, qui est le plus haut du massif. En dessous : de l'ombre, une forêt ou deux. D'autres villes, des lacs, le tapis des forêts. Dans cette ville, des gens s'installent sans curiosité ni administration, et ne savent pas combien ils sont. Ils font pousser stations-services, écoles et superettes. Ensuite du temps passe.

Un jour un jeune homme passant sous l'ombre d'une enseigne décide de s'abriter du soleil pendant une heure ou deux. Après quoi il se lève, considère l'enseigne et forme l'idée d'entrer pour demander du travail.

Une fois le jeune homme entré, la rue vide retrouve sa contenance unie d'écran couleur sable. Le ciel est bleu. Différents bâtiments se tiennent les uns contre les autres sans apparence de vie. La carte dit qu'il s'agit d'une « zone d'activité ».

Chodak, donc, entrant dans le hall se dirige vers la gauche, où se tient la femme-buffet. On n'en voit que deux yeux brillant dans l'obscurité où est son comptoir. En s'approchant on distingue plus de détails.

J'ai rendez-vous avec Monsieur Duroc, dit Chodak. Un instant, dit la femme-buffet. Elle tord le buste pour taper des chiffres sur un clavier.

Bassin et fauteuil sont invisibles, on les suppose immobiles. Son corps est plongé dans l'ombre depuis la poitrine jusqu'aux pieds, et l'on ne peut rien conclure. Elle prend un combiné téléphonique, trouve un monsieur Duroc, l'appelle.

Je vous prie de m'excuser d'avoir parlé si fort, dit Chodak, mais si je ne me force pas on n'entend rien. La timidité : un petit filet d'air, des mouvements de bouche, et à l'heure qu'il est vous ne sauriez toujours pas avec qui j'ai rendez-vous.

ça ne m'intéresse pas, bonne journée, dit la femme-buffet

Et comme je me force du coup ça fait que je parle trop fort, mais peut-être que cela ne vous intéresse pas, conclut Chodak avec un temps de retard qu'il ne rattrapera jamais. Monsieur Duroc descend tout de suite, dit la femme-buffet.

Pour qui vous prenez-vous à me parler sur ce ton, dit Chodak avec un temps de retard. Peut-être avez vous quelque fonction importante dans cette entreprise, depuis ce comptoir poussiéreux, au milieu du courant d'air ? Ne devriez-vous pas me témoigner un peu de respect ? Savez-vous qui je suis ? N'ai-je pas rendez-vous avec monsieur Duroc ?

Chodak, s'appuyant sur le comptoir, trouve sous sa main le combiné téléphonique que la femme-buffet avait posé un instant. Le tenant par une extrémité, l'autre sous le menton de la femme-buffet, il la force à lever le visage vers lui.

Est-ce que vous m'entendez, dit Chodak.

Des iguanes au soleil

Où attendre monsieur Duroc ?

Accoudé au comptoir de la femme-buffet : exclu. Chodak veut donc désormais s'éloigner. Plus loin, il trouvera un lieu opportun : le hall est tout entier à explorer. Chodak pivote sur les talons, manque dérapier et se rattrape au comptoir de la femme-buffet. La vue panoramique qui en résulte est à prendre avec des pincettes.

Le hall est un puits de section octogonale. (Autour du puits partent des couloirs sombres. Également un escalier en colimaçon rejoignant les sous-sols) Ici, au milieu, une Barricade de Plantes Vertes. D'un côté ascenseurs et distributeurs de café + tables basses ; une pancarte : « Coin Détente ».

De l'autre côté Chodak et la femme-buffet, également des fauteuils où sont des gens assis.

Ils sont immobiles. Ce sont tous des hommes ; habillés de costumes noirs et de cravates noires, et équipés de téléphones portables noirs et d'ordinateurs portables noirs. Ils ont l'air empaillés. Ils ont des badges. visiteur (il manque le nom savant, la date d'apparition, la date d'extinction. L'Embranchement. Mammifères ?)

La lumière de la rue, par les fenêtres, fait des trapèzes jaune clair sur le sol, allant sur les fauteuils se déformer sur les corps des visiteurs, où ils s'arrêtent. Poitrine pour les uns, visage pour les autres. Les visiteurs, projetés ici par une explosion qui les a scotchés à leur place. Si l'on vient en chercher un, il se déplacera à contrecœur, lentement, le ventre encore plaqué au sol par le souffle. (reptiles ?)

Est-ce qu'on viendra seulement les chercher ? On dirait plutôt qu'on les stocke. Pour l'hiver, peut-être qu'on en fait des saucisses.

Je vous fais votre badge, dit la femme-buffet. Chodak panique et plonge dans la Barricade de Plantes Vertes. Vous ne ferez pas de moi une saucisse, pense Chodak. Il gagne en rampant le Coin Détente où il tâche de se fondre dans les tables basses. Vous avez perdu le sens commun, crie la femme-buffet, depuis l'autre côté.

L'idée de rivière gagne Chodak, qui se renverse et plonge la main dans les pots de plantes. Il sent les petites sangles de L'Eau qui tirent ses doigts dans le sens du courant. C'est gagné : le flot va L'Emporter loin, on ne risque plus rien.

Trouvant sous ses doigts des boulettes d'argile dans le pot de plantes, Chodak en jette une au visage de la femme-buffet, puis sur les visiteurs, d'autres boulettes. Il renonce enfin parce que ses tirs, pour la plupart, ratent leur cible.

Entrée de monsieur Duroc, file d'attente du café

Monsieur Duroc sort de l'ascenseur. Il sourit à Chodak et bande une main à briser des planches. Or ils sont encore très loin l'un de l'autre. Geste mal pensé, trop tôt. Que faire ? D'ici qu'un oiseau s'y pose, ou dieu sait quoi.

Chodak se lève, monsieur Duroc a déjà parcouru une distance respectable à l'échelle de ce petit hall, et ils se rejoignent à L'Endroit précis de la Barricade de Plantes Vertes, où L'Elephantipes à quatre troncs peut se coller dans leurs jambes. Ainsi la première rencontre de Chodak et de monsieur Duroc est-elle gênée. Leur poignée de main : bouquet confus de feuilles lancéolées ; la lumière qui entre par la porte du hall est soudain grise, évoque l'échec et la catastrophe.

Les ascenseurs s'ouvrent tous, et les portes des escaliers, alors que Chodak et Monsieur Duroc allaient justement s'y rendre. En sortent à toute vitesse des grumeaux vers le distributeur de café. Les grumeaux prennent forme humaine, se coagulent en une file d'attente (car ici se trouve un distributeur de café).

Je suis surpris, dit Chodak. Quoi, dit monsieur Duroc. Ce que j'avais pris pour un paquet homogène de grumeaux à face humaine, dit Chodak, est en réalité composé de types divers. Cependant il est impossible de passer. Chodak et Monsieur Duroc, la file d'attente, les ascenseurs. Dans cet ordre.

Le bruit des pièces tombant dans le distributeur de café rend toute conversation impossible. C'est une question de minutes, dit

Monsieur Duroc par gestes. Pas de problème, répond Chodak par gestes. La suite de la conversation, s'il doit y avoir conversation, se poursuivra dorénavant par gestes.

Le grand corps scolopendre a sa tête fourrée dans le ventre du distributeur de café; tout le long de son corps luisant, grouillent cliquettent et fouettent les pattes articulées des buveurs de café. S'approcher? Écorchure, blessure, éventrement. Si nous tentions une percée, dit Chodak par gestes.

A leur approche, la paisible file des buveurs de café devient froide, puis méfiante, puis bourrue, puis défensive, puis inhospitalière, puis fermée, puis inamicale, puis défavorable, puis suspicieuse, puis incivile, puis farouche, puis malveillante, puis adverse, puis antagoniste, puis hostile, puis menaçante, puis agressive, puis gifleuse, puis belliqueuse, puis brutale, puis dentue, puis cogneuse, puis violente, puis féroce, puis furieuse, puis haineuse, puis frénétique, puis sauvage, puis barbare. Et en fin de compte les empêche de simplement passer de l'autre côté.

Il va falloir attendre, dit monsieur Duroc. J'ai tout mon temps, dit Chodak. C'est pas pour me plaire, dit monsieur Duroc. Chodak et monsieur Duroc sont ballants quant aux mouvements de leurs bras.

Chodak et Monsieur Duroc sont assez grands, ce qui fait que depuis l'autre côté de la file d'attente, leurs têtes se balancent comme des bouchons. C'est ainsi que les choses sont disposées dans L'Espace.

Découverte du troisième étage, découverte de Madame Brü

Il est très tard au troisième étage. Le soleil bas passe à travers des fenêtres et fait des flaques sur la moquette. On entend peu de bruits. Les bruits sont incompréhensibles. Les fenêtres sont invisibles de là où ils sont, Chodak et monsieur Duroc. Je suppose que la plupart des employés sont partis à cette heure, dit Chodak.

Monsieur Duroc est absorbé par autre chose. La scène est gênée par un brouillard de tons rouges. Quelques figures allongées passent dans le couloir. Chodak tente de les distinguer : l'une a un visage comme un coing, l'autre un visage comme un autour, une autre comme un tas de trombones. Aucune typologie ne se dégage, rien à tirer de ces observations.

Voulez-vous que nous prenions ce couloir, dit monsieur Duroc. Eh bien, je, dit Chodak Nous n'allons pas à votre bureau ? Dit Chodak Ah, dit monsieur Duroc C'est ce que nous avons convenu, dit Chodak Oh mais, dit monsieur Duroc. Vous avez bonne mémoire. Cependant il vous faut comprendre quelque chose (Chodak l'interrompt ici)[se].

Je ne crois pas qu'il s'agisse de comprendre quoi que ce soit, dit Chodak. Avant d'entrer dans l'ascenseur nous étions censés aller dans votre bureau, et maintenant vous me proposez d'aller dans quelque couloir. La tournure de votre proposition me laisse penser que ce couloir ne mène pas à votre bureau. M'avez-vous donc proposé

d'aller dans votre bureau en sachant d'avance que nous n'irions pas ? Quelle sorte de parole est la vôtre ?

Monsieur Duroc s'arrête. Ou, monsieur Duroc étant déjà immobile, il se fige. Ou il semble ajouter, sur les épaules de son arrêt, de l'arrêt.

Puis son pouce et son index se meuvent et forment un zéro, que couvre la casquette formée par les autres doigts. Sa main pendule à distance de son visage. Il regarde dans le vide, et le bout de sa langue pousse ses incisives supérieures ; on voit donc, par la bouche ouverte, le dessous du bout de la langue. N'allez pas croire qu'il va parler.

Chodak s'appuie contre le tableau d'information syndicale et attend. Sa colère, à supposer qu'elle ait été entière et véridique, se dissipe. De petites particules de brouillard rouge s'infiltrent en lui et il paraît quitter la scène. Le panneau d'information l'absorbe peu à peu et il se fond dans un rapport d'hygiène indiquant que l'analyse des douches du sous-sol n'a pu conclure à la présence de légionelles.

Vous ne devez pas vous laisser aveugler par l'écume des faits, dit monsieur Duroc. Bureau ou couloir, peu importe pour l'instant. Il faut voir les choses derrière les lignes, il faut lire les mots derrière les choses. Il faut voir les trucs derrière les gens. L'anticipation, voilà ce qui compte. Ce qui compte. L'analyse. Savoir se positionner, voilà ce qu'il faut faire. Et ce pour trois raisons. La tactique, petit un, et la stratégie, voilà ce qui compte. Petit deux. Deux choses différentes. Votre terrain et celui de l'autre. Le vôtre, le sien. L'amont, l'aval. Vous connaissez le Tao ? Je me suis un peu intéressé aux philosophies orientales. Nous avons beaucoup de travail, mais vous comprenez vite, je suis confiant. Il faut vous projeter en avant. Le risque, petit un, et petit deux l'analyse du risque. La balance entre les deux. Plus tard vous comprendrez. La recherche de l'optimum, voilà ce qui compte. Voilà le vrai sujet.

Voilà ce qui compte.

Nous finirons bien par aller à mon bureau d'une manière ou d'une autre. Au demeurant nous ne pouvons pas aller dans mon

bureau pour l'instant. Voulez-vous que nous suivions ce couloir ? Allons dans ce couloir. Nous allons commencer par le courrier.

Ils entrent dans le bureau de madame Brü. Elle regarde Chodak. Qui c'est, celui-là, encore, dit madame Brü. C'est le nouveau, dit monsieur Duroc, il s'appelle Chodak et il faudrait lui réserver une bannette pour le courrier qu'il recevra à partir de maintenant. Et il faut préparer son Dossier Technique. Et puis quoi encore, dit madame Brü. Personne ne me prévient. Je ne sais pas qui est ce monsieur. Qu'il aille se faire foutre. Bonne journée.

Ah ah, dit monsieur Duroc. Sortons. Plus tard, ils sortent dans le couloir et monsieur Duroc parle en aparté à Chodak. Elle est toujours comme ça, dit monsieur Duroc. Je la trouve assez inhospitalière, dit Chodak. Une bannette à courrier vole vers eux. Qu'il se la mette dans le cul, votre Chodak, sa bannette, dit madame Brü.

Vous voyez, elle a retenu votre nom, dit monsieur Duroc. Et puis,

Quoi, dit Chodak Son nom à elle, vous l'avez retenu, dit monsieur Duroc Madame Brü, dit Chodak Son prénom, dit monsieur Duroc Personne ne l'a dit, dit Chodak Bien, c'est bien, dit monsieur Duroc.

Son visage ? Je l'ai oublié, dit Chodak Vous voyez, dit monsieur Duroc. Mauvais juge. Comme toujours, vous arrivez de dehors, avec vos jolis souliers, vous râlez, vous geignez, les gens sont inhospitaliers ; et vous n'êtes même pas foutu d'accorder le minimum d'attention à quelqu'un.

Dessinez-moi un visage de quelqu'un que vous avez vu depuis que vous êtes là. Pas moi, quelqu'un d'autre. Chodak essaie de dessiner un des visages qu'il a vus en sortant de l'ascenseur. Il regarde son dessin, et voit la femme-buffet. La femme-buffet, dit monsieur Duroc. Passons. Allons prendre un café, maintenant que le gros de la troupe est passé.

Les objectifs et le café

Ils marchent encore et monsieur Duroc se rapproche un peu de Chodak. Au plafond, les panneaux anti-feu défilent et scandent l'échange de leurs paroles

Il y a quelque chose
qui me froisse, mon pe
tit Chodak, dit mons
ieur Duroc Quoi donc
dit Chodak Eh bien v
ous n'êtes pas à ce q
ue vous faites, dit
monsieur Duroc Mais
nous n'avons pas com
mencé dit Chodak Voi

là une mauvaise réponse par exemple, dit monsieur Duroc. Vous devriez tout de même avoir quelque chose en tête, préparer quelque chose. (il s'est arrêté et parle tout à fait sérieusement)

Par exemple, dit Chodak Par exemple, dit monsieur Duroc : j'ai une volonté. Je poursuis des objectifs. L'Entreprise poursuit des objectifs. Nos objectifs respectifs nous poussent à faire des choses. Or vous, vous ne faites rien.

Vous voulez savoir mon objectif, dit Chodak
Oh non, dit monsieur Duroc
Quoi alors, dit Chodak

Je voudrais vous voir faire des choses. Poser des questions, manipuler des objets, enfin me faire un signe qui indique que vous avez des objectifs. Je veux avoir confiance en vous mon petit Chodak.

(Monsieur Duroc dira plus tard : « plus que nos volontés respectives, à L'Entreprise et à moi, c'est surtout l'affrontement de ces volontés qui génère de l'activité. C'est une chose importante, l'activité. Alors nos objectifs qui témoignent de nos volontés s'expriment dans des mouvements opposés à l'égard d'objets, les objets se tordent, ou se modifient ou se disloquent, et dans les ruines de nos objets nous trouvons de la bonne nourriture pour L'Entreprise et pour moi. Si je suis seul à pousser sur l'objet je vais faire plein de kilomètres et jamais d'obstacle où rompre mon objet et jamais je ne vais manger sa viande dans sa carcasse éclatée et ça m'embête, et donc je tiens à ce que vous ayez une volonté qui s'exprimera par des objectifs qui auront pour conséquence que vous allez tâter des objets. »)

Mais je n'ai pas d'objectif, dit Chodak Aaah mais me dites pas, dit monsieur Duroc - vous plaisantez de toute façon on a toujours un objectif Peut-être que vous ne le visualisez pas bien, dit monsieur Duroc Mais vous avez un objectif, dit monsieur Duroc

Je voulais juste, dit Chodak Aaaaah mais me dites pas ça vous regarde, dit monsieur Duroc Je voulais juste me reposer des fatigues du voyage, dit Chodak, sans être entendu.

Un visage de femme est imprimé sur le distributeur de café. Elle sourit. Les yeux sont tournés vers le haut, cherchent un ange, ou un oiseau, ou une toile d'araignée. Ils sont à vrai dire presque révoltés, si l'on regarde bien. Chodak regarde bien. Monsieur Duroc insère deux pièces, et un signal se fait entendre; puis il appuie maintes fois sur un petit bouton, et une ligne de petits voyants s'illumine; enfin il appuie sur un grand bouton, et un grand bruit se fait dans le distributeur de café.

Derrière le visage extatique soudain des portes claquent, de petits morceaux de plastique se brisent, des meules écrasent des membres fibreux, un corps solide descend un goulet crissant de poudre;

enfin ce corps rencontre une hélice très rapide et l'on entend du liquide.

Le silence qui se fait ensuite est une coulure de noir dans un gobelet de plastique.

Après un temps monsieur Duroc se saisit de son café, et un vieillard soudain apparu se resserre autour d'eux. Il a presque déjà inséré une pièce. Chodak le prend par le col. C'est mon tour, dit Chodak L'homme recule. Lâche. Cligne des yeux. Chassie.

Chodak met trop de pièces dans le distributeur de café. Il lui faut garder un œil sur le vieillard. Il appuie sur des boutons au hasard. Mmmmh. Potage à la tomate, dit Corbeau. Puis Chodak appuie sur le dernier bouton, ils tendent tous l'oreille. Un large visage de femme : dessous, on broie.

La guerre

Considérant le potage à la tomate de Chodak, Corbeau quitte son air gourmand et prend un air de nostalgie contrefaite. Ça me rappelle la guerre, dit Corbeau. Corbeau a fait la guerre contre Premiers Échanges, dit monsieur Duroc. Je suis handicapé de guerre, dit Corbeau. Vous n'avez pas l'air handicapé, dit Chodak.

Ma main droite ne fonctionne plus, dit Corbeau. À force d'appuyer sur la détente de mon KMG-69H MM SchnellKrankPaf. C'est très intéressant, dit Chodak. Vous n'avez encore rien entendu, dit monsieur Duroc.

On était dans des bunkers sur les collines de la frontière, dit Corbeau. Vous avez au moins vu les photos en cours d'histoire. Les collines étaient recouvertes de ces bunkers. On ne voyait plus ni terre ni herbe. Toute la journée on appuyait sur la détente et les obus partaient en bas pulvériser des gens de Premiers Échanges.

On ne les voyait pas vraiment les gens d'en bas, dit Corbeau. Ils étaient loin, le KMG-69H MM SchnellKrankPaf a tout de même une portée de tant de kilomètres.

Comme ils étaient très nombreux on voyait la vallée qui bougeait, mais on ne distinguait pas vraiment les gens ou les véhicules. La vallée était toute plate, et les collines qui démarrent comme si elles étaient posées dessus. À la jonction les gars essayaient de monter, mais comme on les canardait ça faisait une pulvérisation dans l'air et rien ne montait sur la colline. La colline était comme une barre de fer chauffée à blanc plongée dans du potage.

On passait sa journée couvert de sang et de débris. Les gens d'en bas nous envoyaient des avions, des hélicoptères, des dirigeables, et nous on les dégomrait alors ça retombe où ça peut.

Pour l'anti-aérien la portée était de tant et tant de kilomètres à peu près. Alors du coup il y avait une sorte de mur invisible à tant et tant de kilomètres autour de la colline. Tout ce qui arrivait à cette distance était réduit en purée en l'air. Une colline englobant la colline, qui retombait au sol toute la journée et qui restait quand même en place, faite de poussière, de flammes et d'étincelles et de morceaux de viande.

S'il y avait beaucoup de vent on voyait les centaines d'appareils qui arrivaient droit sur nous et qui s'écrabouillaient contre le mur transparent. La plupart du temps la fumée recouvrait le spectacle, et on ne voyait rien, il faisait comme nuit, tout le temps. Et alors tout ça nous tombait dessus, et au bout d'un moment on a beau faire il y en a partout. Entre les poils des brosses à dents, sous les ongles, et au sol une boue grasse qui sent la viande et le métal chauffé, des plaques bien grasses, semées de mica.

Comme on construisait très vite et très mal, les bunkers s'écroulaient tout le temps. Tu partais pour le week-end, tu revenais et on t'affectait à un nouveau bunker parce que le tien avait pété. On avait au dessus de la tête les maçons qui reconstruisaient le bunker d'à côté. On les voyait passer de temps en temps, quand on regardait par les meurtrières. Cela dit la plupart du temps on ne regardait pas et on se contentait de garder le doigt sur la détente en permanence. Du coup ils devaient faire gaffe à pas trop passer devant les canons.

Donc les morceaux de maçons tombaient par les meurtrières, on les prenait tout jeunes au bain.

La Machine

Puisque nous sommes ici nous pourrions en profiter pour aller chercher votre Machine, dit monsieur Duroc. Bien sûr cela vous paraît peut-être un peu brutal. D'habitude nous prenons le temps de présenter l'Équipe, de nous détendre les jambes, de mesurer L'Espace qu'offre le Bureau. De prendre ses marques, dit Chodak. Vous avez L'Esprit de synthèse, dit monsieur Duroc.

En tout cas cela ne me pose pas de problème d'aller chercher la Machine tout de suite, dit Chodak. Je suis vraiment désolé, dit monsieur Duroc, je ne pensais pas que ça se passerait comme ça. Nous avons été un peu - euh pris de court.

Vraiment je vous assure que ça ne pose aucun problème, dit Chodak.

Ils s'engagent dans le couloir sombre qui jouxte le comptoir de la femme-buffet, et n'ont pas fait trois mètres que la Machine se fourre entre leurs jambes. Comment se fait-il que vous ne disposiez pas d'un local dédié où retirer les équipements sous le contrôle d'un employé, dit Chodak. N'importe qui pourrait prendre cette Machine. Ne croyez pas cela, dit monsieur Duroc, il lui faudrait ensuite passer devant la femme-buffet.

Cependant monsieur Duroc sort d'un pan d'ombre un chariot qu'il déplie, dépose dessus le carton de la Machine, qu'il pousse devant lui vers le hall. Chodak, ne voulant pas rester seul, le suit. Nous pouvons y aller, dit Monsieur Duroc.

Ils passent devant la femme-buffet, il semble à Chodak que c'est déjà la centième fois qu'il passe devant la femme-buffet. Vous me préparez un badge d'accès pour ce soir, dit Chodak.

Vous êtes un parfait idiot, dit la femme-buffet. Vous vous plaignez que nous n'ayons pas de local dédié où retirer les équipements sous le contrôle d'un employé ? Il se trouve que nous avons justement un local dédié où retirer les équipements sous le contrôle d'un employé. L'Entreprise vous a épargné cette formalité, pourquoi chercher plus loin ?

Ne pas remercier était déjà trop d'honneur, voilà qu'en plus vous nous foutez sous le nez une poupée vaine de vous-même grimé en réformateur éclairé.

Comment se fait-il

Je suis bien surpris

Ça ne me paraît pas bien efficace,

dit la marionnette.

Croyez-vous donc que nous vous attendions pour nous organiser ? Ne croyez-vous pas que la permanente concurrence qui règne sur notre secteur nous aiguillonne moins que le désir de vous plaire ?

Vous ne savez rien et ne cessez de parler à tort et à travers, cela finira par vous nuire. En plus de cela vous mettez monsieur Duroc, qui est votre responsable hiérarchique, dans une position délicate. Votre badge est prêt, le voici.

En tous lieux simultanément

Les Gens de l'Équipe sont désormais au nombre de cinq : Corbeau, mademoiselle la lèvre, Boudebois, le lutteur et temps-passe. Corbeau poursuit son récit, alors que Chodak et Monsieur Duroc arrivent parmi eux, poussant la Machine.

L'offensive de la colline s'est achevée alors que j'étais en permission, dit Corbeau. Mes quelques jours d'absence n'avaient pas suffi aux autres pour enterrer tous les corps en bas. Donc quand je suis revenu il en restait encore beaucoup.

Les corps avaient été fragmentés par les bombes à fragmentation, brûlés par les obus à brûlotion, torturés par les roquettes à torturation, écorchés par les boulets à écorchation, éventrés par les projectiles à éventration, émasculés par les missiles à émasculation, énucléés par les balles à énucléation, ce point étant toutefois sujet à controverse car tous étaient sans tête.

Le dictionnaire des synonymes est impuissant à rendre la variété des effets, sur le corps, d'années de recherches du complexe militaro-industriel, dit Corbeau.

J'ai eu la sensation que le moment que j'avais raté - où les artilleurs deviennent terrassiers, suivi des premiers jours d'enterrement des corps - m'avait exclu du groupe. Personne ne m'a fait de remarque à ce sujet, mais mes gestes étaient toujours moins appropriés que ceux des autres, mon vocabulaire comportait toujours un mot de moins, ou un mot moins bien utilisé.

Que je sois là maintenant ne rattrape rien, me suis-je dit, quand bien même j'y resterais plusieurs mois après n'avoir été absent que quelques jours. Un lien s'est établi entre ceux qui étaient restés là, dont ils sont ignorants, dont je suis exclu.

Par la suite nous avons tenu d'autres collines et je retrouvais cette sensation à chaque permission. Même sans la mention d'un événement survenu pendant mon absence, même sans événement. Je me sentais devenir, à chaque fois, plus inadapté au groupe et quelque chose de diffus me le reprochait.

Après la guerre, cette sensation m'a suivi : à chaque fois que je revenais d'un congé, d'un week-end, que j'étais en retard ou que je m'absentais aux toilettes. Et comme la sensation me renvoyait toujours à sa première apparition, je voyais des corps sans tête au retour des toilettes ou quand quelqu'un racontait son barbecue du dimanche à la cantine.

J'ai donc décidé désormais d'être en tous lieux simultanément et j'ai trouvé une certaine forme de paix.

Chodak regarde par la fenêtre; les bois commencent à quelques centaines de mètres du bâtiment, tranchés net par la route où la zone industrielle et son sable s'arrêtent.

Le paysage vu d'ici est comme un lac boueux en trois phases : compact et jaune en dessous, tout en haut une eau claire, entre les deux une zone verte et bouillonnante d'algues mouvantes.

On voit quelques ruches sous les premiers arbres. Des bûcherons sont debout à côté de leur camion. On n'entend pas leurs paroles, on ne voit pas leurs visages, vus d'ici ça pourrait être n'importe qui. A la base des algues où sans doute le plancton s'amasse, ils flottent comme des hippocampes. On n'est pas surpris d'en voir un rejoindre à reculons la cabine du camion, en longues foulées élastiques.

Chodak touche le verre de la fenêtre, souple et mince, et pourtant retient tout seul cette eau. Le long couloir contient plusieurs aquariums de ce genre, et même : une inspection détaillée révèle que ce sont à chaque fois le même aquarium, la même eau, les mêmes hippocampes indifférents et malicieusement muets.

Les casiers, Odyssée des scouts morts

L'équipe s'en retourne vers les bureaux, sans que Chodak puisse en mémoriser le chemin. La pièce est profonde, la lumière est mobile sur les murs. Le sol couvert d'un vieux tapis d'aspect oriental, les murs en béton sont laissés nus. Au fond se trouve le seul meuble, en bois sombre, qui fait le coin comme une tache de moisissure. Le goût du tout est de chambre froide, des cochons pendus invisibles font se balancer la lumière sur les murs.

À droite deux portes ouvertes donnent sur deux bureaux. L'un est très grand et accueille plusieurs tables et plusieurs machines. Il n'a pas d'aspect général, sa fonction seule est visible, c'est une réussite de l'organisation du travail dans L'Entreprise. Autour des bureaux sont punaisés des dessins d'enfant.

Entre deux dessins, un planning immense ressemble à une carte au trésor ratissée par une armée de scouts. Tous les scouts disparaissent, l'un après l'autre, tombés dans des ravins, piqués par des scorpions, vaincus par les fièvres, aspirés par la glu du sable, insolés, battus, écrasés par des roches que se jettent entre eux les gorilles ; le dernier petit scout file vaillamment en bas à droite de la carte, où l'attend un petit diamant et sa date lointaine. L'autre bureau semble plus petit, mais on aperçoit peu de choses en raison de la position de Chodak. Effluves de scout mort.

Ce sont vos bureaux, dit Chodak Exact, oui, dit monsieur Duroc. Il faut d'abord vous montrer les casiers. Oui, oui voyons un peu les casiers, dit monsieur Duroc.

Les casiers, dit Boudebois.

Le-lutteur semble gêné. Cela tiendra lieu de suspense. Ils s'approchent du grand meuble et Chodak constate qu'il est composé de multiples petits placards. Monsieur Duroc en ouvre un. Un mètre de haut, quinze à vingt centimètres de large, très profond. L'intérieur du placard est couvert d'un papier peint à rayures de deux tons de vert : poussière+humidité. Les dimensions sont impropres à ranger quoi que ce soit. Une patère est mal-commodément fixée au fond dans un coin.

Vous pouvez y ranger votre manteau et vos affaires personnelles, dit monsieur Duroc. Il tend à Chodak la clé de métal blanc.

Chodak prend la clé et fait de petits pas sur place. Je vous remercie, dit Chodak. Cependant, pour des raisons pratiques, je crois que je vais garder mon manteau avec moi, car il fait un peu frais. Après quoi je pense que je le déposerai sur le dossier de ma chaise pendant que je travaillerai. Au moment de partir il me suffira d'un geste du bras en arrière pour m'en saisir.

Inondé de bon sens, Chodak ne doute pas à cet instant qu'il va grandement contribuer à améliorer L'Efficacité de l'équipe entière. Accrochez-vous. De l'air neuf. Modernité, vitesse. Chodak, sur sa lancée, se dirige vers le bureau, puisque la visite doit normalement s'y poursuivre. Quelque chose dans l'air le retient, et il constate que l'Équipe est restée près des casiers. Monsieur Duroc semble abattu, et les gens de l'Équipe se tiennent autour de lui.

Chodak se trouve dans une situation problématique. Il pensait n'avoir fait que quelques pas mais il s'est en réalité beaucoup éloigné. S'éloigner encore serait une provocation, mais le lien ténu qui le rattachait à l'Équipe est déjà rompu : s'il entrait à nouveau dans le cercle ce serait, en étranger, une agression.

Il tente de se justifier. En se justifiant à nouveau, il parle trop fort en raison de la distance qui le sépare de l'Équipe. Mais qu'y faire ? Rien ne sert de se rapprocher. Il lui semble, même à cette distance, que sa justification n'a pas L'Effet escompté. Les corps se raidissent.

Monsieur Duroc s'affaisse un peu plus. S'ensuit une longue phase de flottement qu'il serait pénible de relater intégralement.

Sommeil de Cléante, La panne

Plus tard ils sont près des deux portes, et l'Équipe se scinde. Tous vont dans le grand bureau, sauf monsieur Duroc dont le petit bureau est le bureau, et Chodak qui l'accompagne. Deux tables munies de caissons, un secrétaire contre le mur. À côté du secrétaire un calendrier, un modèle réduit du planning, une photographie de plage aux eaux turquoise. Sur la grande table des dossiers, par terre aussi. Sur la petite table un gros homme dormant.

Veillez m'excuser, je vais le réveiller, dit monsieur Duroc. Il s'approche et pose sa main sur l'épaule du gros homme, qui ouvre les yeux et sourit à Chodak.

Vous êtes nouveau, dit Cléante. C'est votre table? Je suis désolé de m'être endormi ici; c'est une table inoccupée en temps normal. Je dors mal, c'est pourquoi je sommeille souvent dans la journée. J'espère que vous ne m'en voudrez pas. Eh bien à moins que vous ayez l'intention de vous endormir à nouveau sur ma table, je pense qu'il n'y aura pas de problème, dit Chodak.

Cléante regarde Chodak avec surprise. Mais bien sûr que je m'endormirai à nouveau sur votre table, dit Cléante.

Après un long travail solidaire autour de la machine de Chodak, l'on conclut qu'elle ne fonctionnera pas sans câble d'alimentation. C'est bien la première fois que je vois ça, dit Temps-passe après divination de la panne. Il serre une large et imaginaire ceinture de flanelle sur sa taille. Il presse, entre sa lèvre et son nez, une imaginaire moustache en crocs de boucher. Moue inquiète.

Ça ne serait pas arrivé avant, dit Temps-passe. Pourtant ils tournent insoucians autour de Temps-passe. Danse de la résolution de la panne.

L'hiver est tenu dehors par les vitres, buée dedans et lumière jaune, odeur de charbon de bois. La bonne humeur de L'Ensemble forme dans le cerveau de monsieur Duroc le mot « samovar ». Seul Temps-passe se soucie de ce signe inquiétant, le ratage, puis la pénurie, l'annonce de la fin d'un âge d'or. Il voit venir bientôt les querelles, la dureté, la perturbation du désir, la merde intégrale avant qu'on ait eu le temps de dire ouf. On danse donc un peu, sauf Temps-passe.

Cependant Chodak, muni de raquettes et d'une lourde pelisse, parti depuis le matin, cherche à retrouver la femme-buffet qui pourra seule lui fournir le câble qu'il cherche désormais.

Moraines, gélifraction, congère

Chodak ne voit devant lui que flocons denses en suspension dans la buée, tandis qu'il avance sur les moraines. La gélifraction fend murs et sols. Le couloir éclate et se tigre de vide, à chaque coup sec un petit nuage de givre fait un champignon étincelant qui reste en l'air quelques secondes. Plus loin le couloir est bouché par une congère. Le lexicographe a bien travaillé.

Chodak s'attaquant à déblayer l'énorme masse de neige se voit bientôt essoufflé. La sueur tombe en pluie qui chevrotine d'étoiles en trous la neige. Il s'agite en soufflant, avec sa petite pelle. Il ne reste bientôt plus qu'une fine cloison de neige entre lui et l'autre côté, on voit la lumière à travers, il l'abat d'un coup de poing, la plaque de neige vole sur un homme qui se tient un peu plus loin, debout sur un petit escabeau.

L'homme est occupé. Il tord le cou dans plusieurs positions, prélève de petits copeaux de faux plafond à l'aide de pincettes. Il regarde longtemps les échantillons et les photographie. A chaque échantillon il change de façon de photographier. Pour certains il se colle à l'appareil et met une jambe sous ses fesses, pour d'autres il regarde de loin le résultat sur son écran. Son visage porcine également change à chaque fois d'aspect : en à peine cinq minutes, il a passé en revue la plupart des degrés de cuisson de l'âme humaine.

Les échantillons, quelque grimace qu'ils aient causée, sont ensuite rangés sans marque distinctive dans d'identiques sachets transparents qu'il porte en chapelet à la ceinture.

Chodak, pendant ce temps, se tord comme un ver pour traverser le petit tunnel qu'il a creusé dans la congère, puis redescend la pente, à petits pas, bout de souffle rouge. Savez-vous d'où vient ce courant d'air, dit l'homme. Ce-courant-d-air, dit Chodak Il tâte l'air un instant avec sa nuque. Il y a un courant d'air. On voit une grille d'aération, au dessus d'une porte. Chodak la montre à l'homme.

Sans doute d'ici, dit Chodak.

L'homme est surpris. Chodak disparaît dans la neige, l'homme continue à regarder le non-Chodak, puis retourne à ses occupations.

Le dossier technique, portrait de Monsieur Victor

La neige vole en paquets de plus en plus lourds. Les tracts des délégués syndicaux, les résultats d'analyse bactérienne de la cantine, claquent dans le vent. Oriflammes plantés sur des lances, jalonnant la piste, ou si l'on ferme les yeux : bruits de gifles. Chodak est soudain devant le bureau de madame Brü. Il a déjà la bouche pleine de neige.

Chodak, dit madame Brü Oui, dit Chodak. Il s'arrête et entre dans le bureau Comment ça va, mon petit Chodak, dit madame Brü.

Chodak secoue ses raquettes. Le bureau s'ouvre par pans, des renforcements couverts de tentures où pendent des tableaux sombres. Ancêtres, vieux soldats, mères dignes, enfants lugubres, décorations, moustaches.

Moi j'en ai ma claque de tous ces cons, dit madame Brü Et votre dossier technique, dit madame Brü, qui n'avance pas. Oh il faut que je vous donne mon cévé sans doute, dit Chodak Qui vous parle de ça, dit madame Brü. Le voilà votre cévé. C'est le dossier technique. Je vous l'ai fait.

Madame Brü imprime le dossier technique de Chodak.

Le parcours qui y est décrit ressemble au sien, mais peu de choses concordent. Le lycée est le bon, mais les dates sont incorrectes. Son université apparaît sous un nom fantaisiste, bien que les dates soient bonnes. Il s'agit pourtant bien de la même université, ainsi que Chodak le sent confusément. Il trouve ici ou là des années redoublées,

ou sautées, qui n'ont jamais existé. Ses précédents employeurs apparaissent sous des noms à tiroirs.

Qui est cet homme, dit Chodak Désigne un portrait. C'est marqué Monsieur Victor, dit Chodak

Ne parlez pas de cet homme, dit madame Brü. La ressemblance de monsieur Victor avec Chodak est surprenante ; Seule une petite cicatrice les distingue. Il est impossible de savoir à cette distance si c'est monsieur Victor ou bien Chodak qui la porte.

Ne sachez pas qui c'est, dit Madame Brü.

Votre dossier technique : vous le relisez et vous me transmettez vos remarques, dit madame Brü. Oui, dit Chodak C'est un document important, dit madame Brü. Sans dossier technique, dieu sait ce qu'il adviendrait de vous. L'Entreprise n'est pas tendre avec ceux qui n'ont pas de place.

C'est entendu, dit Chodak

Oh dites quelle gaffe pour les casiers, hein, dit madame Brü. Ne vous inquiétez pas, allez, ça ne remontera sans doute pas très haut. Ne vous inquiétez pas. Elle le jette ensuite dehors dans le froid.

Chodak repart dans le couloir, absorbé par son dossier technique. Au cours de sa lecture surgit une information incorrecte. Chodak s'arrête et corrige. Il relit L'Ensemble, et la formule désormais exacte paraît totalement déplacée. Il modifie sa formule de façon à rétablir la cohérence. A la relecture il apparaît que la formule désormais cohérente est totalement incompréhensible. Il corrige encore deux ou trois fois, et revient à sa première idée. La vérité d'abord.

Logiquement, la formule désormais exacte paraît à nouveau totalement déplacée. Chodak, ayant décidé de la conserver, modifie donc ce qui précède et ce qui suit, de façon à rétablir la cohérence. Un peu plus tard Chodak constate que ses corrections n'ont fait qu'ajouter de L'Erreur, du flou, de l'obscurité.

Le dossier technique est maintenant un édifice branlant. Qu'on lise en détail ou en diagonale, ça cloche. Ça ne tient pas. On soupçonne la fraude.

Chodak est incapable de corriger ce dossier technique. La panique le guette. Il le jette dans la première corbeille à papier qu'il rencontre, et se met à courir. Le souffle de sa course fait se balancer, au-dessus de lui, les petits panneaux indiquant les noms des bâtiments. Comme au plafond un champ de blé sous l'orage, mettons.

Retour sur l'affaire du casier

Chodak s'approche du hall. Il pourra bientôt obtenir le câble de sa machine. Pourtant Chodak ralentit, il fait durer la moindre rencontre, il s'arrête souvent pour regarder le papier aux murs, les numéros des salles, la lumière qui tombe des lampes indiquant les sorties de secours. Alors qu'il compte les extincteurs d'un couloir, Chodak croise Temps-passe. Il reconnaît Temps-passe à sa ceinture de flanelle invisible, et à sa moustache imaginaire en crocs de boucher. Vous pouvez être fier de vous, dit Temps-passe.

Avez-vous bien compris ce qu'il s'est passé tout à l'heure, avec les casiers, dit Temps-passe. Monsieur Duroc craignait que l'image de Corbeau endormi sur votre table ne vous embarrasse. C'est la raison pour laquelle il vous a promené longuement à travers l'étage. C'est aussi la raison pour laquelle, cherchant à tout prix à gagner du temps, il vous a proposé un casier. Or la possession d'un casier est un signe hautement honorifique. Je n'ai pas de casier. La plupart des gens de l'Équipe n'ont pas de casier. Il faut plusieurs recommandations, et des années d'ancienneté, en plus d'états de service remarquables, pour disposer d'un casier. En aucun cas on ne donnera de casier à un nouvel embauché.

D'ailleurs Monsieur Duroc lui-même n'est pas habilité à donner un casier. Il faut pour cela entreprendre un long voyage et obtenir les cachets successifs de plusieurs générations de supérieurs hiérarchiques, chacun engendrant le suivant par des couloirs qui poussent autour de lui.

Vous n'en finissez jamais. Chacun vous demande à voir les signatures que vous avez déjà amassées, avant de vous donner la sienne. Rentré chez vous, il faut étudier les signatures. Certaines signatures sont trompeuses, certaines se sont spontanément effacées, ou volontairement altérées ; tout cela pour vous mettre à l'épreuve. Vous écarterez ces signatures.

Certains signataires ont signé du nom d'un autre. L'autre, ayant vu sa signature contrefaite, a poursuivi en signant du nom d'un autre encore. Si vous avez omis de passer voir cet autre encore, vos signatures sont incomplètes.

Vous n'avez aucun moyen sûr de savoir si vous avancez dans le bon sens : vous devez trouver un ordre à ces cachets. Vous les portez enfin au responsable du centre dont vous dépendez, et il les compulse en une fraction de seconde, avant de vous signifier qu'il y a une erreur. Vous recommencez, de nombreuses fois. Enfin vous réussissez, et pouvez attribuer un casier à quelqu'un. On fait alors une fête.

Bien entendu Monsieur Duroc n'a entrepris aucune de ces démarches, dit Temps-passe. Il lui a donc fallu commettre une faute pour ne pas vous embarrasser. Plutôt pour ne pas donner une mauvaise image de l'équipe, dit Chodak. Et à juste titre. Croyez-vous donc que dormir sur un bureau est une activité honorable pour un membre de L'Entreprise ? Voudriez-vous que je plaigne Monsieur Duroc d'avoir volontairement commis une faute pour cacher une faute ?

De plus, dit Chodak, comment voulez-vous que je lui reproche d'avoir passé outre une cérémonie aussi ridicule, pour donner à quelqu'un le droit d'utiliser un casier vide, alors même que les clés sont dessus.

Tout ce que vous voyez ne vous appartient pas. Et laissez-moi poursuivre, dit Temps-passe. Monsieur Duroc se met en danger pour vous, et vous méprisez son offre comme d'aucune valeur, pipi de chat et verroteries. Et vous faites fi des valeurs de L'Entreprise ? Et qui êtes vous ? Votre mauvais esprit vaut donc plus cher que la faute

de Monsieur Duroc ? Comment pouvais-je savoir la valeur que vous accordiez aux casiers, dit Chodak.

L'Entreprise ne fait pas de différence entre ignorance et insubordination, dit Temps-passe.

Et vous nous cornez dans les oreilles comme c'est plus pratique pour vous de mettre votre manteau sur votre chaise. Il y en a ici qui sont partis à la retraite sans jamais avoir eu de casier. Et voilà que le casier n'est pas assez beau pour vous. Vous êtes sacrément délicat. Moi je m'en fous, mais Le-lutteur il en rêve la nuit, d'avoir un casier. Et là vous arrivez et vous nous dites en clair que notre casier c'est un peu de la chiasse, pardonnez-moi ce mot, dit Temps-passe.

Arrêtez un peu de me casser la tête avec votre casier, dit Chodak. Une dernière chose, dit Temps-passe. Je vous déconseille d'utiliser ce casier. Mais je m'en fous mais certaines personnes de l'Équipe sont déjà assez remontées en raison de ce traitement de faveur. Il y a Le-lutteur. Il y en a d'autres. Et ne traînez pas tant en allant chercher votre câble. On dirait que vous avez peur du travail. Ça, j'aimerais bien voir votre dossier technique.

Corbeau chante, encore la guerre

Chodak enfui traîne encore. Au fond d'un couloir de couloir, Chodak entend quelqu'un chanter. S'approchant il trouve Corbeau, sur une petite chaise à côté des photocopieurs, concentré sur sa chanson. Tiens Chodak, dit Corbeau. C'est bien Chodak? Vous vous habituez?

J'ai perdu mon dossier technique, dit Chodak. Oh, dit Corbeau. Ce n'est pas un drame non plus, dit Corbeau. C'est pourtant ce qu'on m'a dit, dit Chodak. Ils restent un moment silencieux car Chodak craint que Corbeau ne lui parle encore de la guerre. C'est quoi cette chanson, dit Chodak. C'est une chanson d'avant-guerre, depuis que Premiers Échanges a gagné on n'entend plus ces chansons. (bingo)

Je pense que vous vous dites que nous étions des monstres, dit Corbeau. Les dernières semaines où j'étais mobilisé, ils n'avaient plus d'aviation, On voyait à peu près le ciel. On nous avait distribué des longues-vues, et pendant les pauses on regardait au fond de la vallée, la couche de carcasses et de morts qui devait bien faire deux mètres d'épaisseur, et que l'on appelait la flaque.

Avec la décomposition, la température de la flaque était assez élevée, et les lézards venaient s'y réchauffer. Un peu après, les vipères et les oiseaux sont venus bouffer les lézards. Personne n'a hiberné cet hiver-là. Ensuite les blaireaux et les martres sont descendus pour boulotter les vipères, et ils avaient l'air très contents d'en trouver en cette saison.

Les gars de Premiers Échanges avaient construit des barges pour aller sur la flaque et atteindre le bas de la colline. Des radeaux de récupération, mal foutus, tous différents, et dessus des types mal ou pas armés, maigres. Le cliché! De temps en temps les types et les animaux étaient intoxiqués par les gaz de décomposition. On voyait des barges échouer sur des bancs de blaireaux gonflés, pattes à l'air. Même, une fois, un ours.

Les barges n'arrivaient de toute façon pas à la colline, puisqu'on les pilonnait.

En face ils n'avaient pas de gueules cassées : ils prenaient une telle quantité de bombes sur la gueule que les trains de retour du front étaient pleins de jambes et de bras dépareillés. Certains étaient par miracle restés blancs et intacts. Alors tous ces bras et toutes ces jambes allaient réclamer leur veuve. Et tenter de reconquérir leur autorité sur une progéniture qui souvent la leur refusait, car après tout un bras ou une jambe ça n'a pas une stature de père. Ils n'avaient pas la vie facile non plus, les gars d'en face, vous savez. La guerre c'est dur pour tout le monde.

On m'a raconté qu'au bout d'un moment ils n'avaient plus du tout d'armement. Et des maladies leur venaient par le jus qui s'écoulait de la flaque. Ils ont eu l'idée de récupérer ce jus de pourri et de le foutre dans des boîtes de conserve qu'ils nous envoyaient avec des mortiers de fortune.

On a donc eu les maladies aussi. Un peu plus tard, la colline a été prise et c'était fini. Maintenant on n'a plus que des chansons de Premiers Échanges, j'ai du mal à m'y faire. On a gardé un peu notre peinture, moi je ne l'aimais pas beaucoup mais eux l'admiraient beaucoup, alors ils nous l'ont laissée. Ou plutôt il nous en reste le cliché : ils admirent beaucoup notre peinture et notre littérature mais ils n'y comprennent rien, donc ça survit comme cliché. A la limite j'aime autant leur peinture, mais on ne la voit pas souvent.

Ne croyez pas que je n'aime pas les gens de Premiers Échanges. Maintenant c'est à leur tour de décliner. On est des vieux cons sur

notre banc et on regarde. Vous êtes comme eux, je ne vous le reproche pas, mais vous êtes comme ça et bon moi je suis autrement.

Chodak perd son visage et entre au service des ramettes

Grologrologrologrologrologrolo, dit l'urine de Chodak dans l'urinoir. golo - golo - golo - golo, dit l'urine de Temps-passe, qui est plus vieux. Vous n'avez toujours pas votre câble, dit Temps-passe. J'ai eu un contretemps - grologrologrologrologrolo - dit Chodak De toute façon le câble vous vous en foutez. Comme si je ne savais pas que c'est la femme-buffet qui donne les câbles, dit Temps-passe golo - golo - golo - golo.

Plic ploc plic ploc dit Chodak, je n'ai pas inventé cette panne pour aller la voir, et comment aurais-je su que c'était auprès d'elle que l'on trouve les câbles ? Plic ploc plic ploc dit Temps-passe. Vous avez une idée derrière la tête.

Ils gigotent leurs sexes en cadence, une ampoule bien placée révélerait un arc-en-ciel. Faut voir - zzzzzip, dit Temps-passe.

Temps-passe a cependant le cœur mauvais, et en outre agit sous l'influence d'une volonté supérieure. Il demande à Chodak de lui prêter un instant son badge pour aller faire des photocopies. A l'instant où le badge quitte ses mains, Chodak tombe sous le pouvoir de Temps-passe.

Donne-moi tes habits, dit Temps-passe. Et Chodak les lui donne. Donne-moi ton visage, dit Temps-passe, et il l'arrache de la tête de Chodak. Va t'occuper, dit Temps-passe, et ne dis à personne ce qui vient de se passer. Temps-passe, devant le miroir, ajuste le visage de Chodak sur le sien. La minuterie s'éteint et, dans la pénombre, le

visage reflété dans la glace semble un instant être celui de monsieur Victor.

Plus tard Chodak peut à nouveau se mouvoir. Sans visage, la braguette encore ouverte, il erre dans le couloir B à la recherche d'une occupation. Avisant un tas de ramettes de papier posé au milieu du couloir, il prend la décision de trouver un endroit où le ranger. Ce faisant, il entend un rire derrière lui.

Le vieux maître rangeur de ramettes L'Emmène chez lui, soigne son visage déchiré, lui donne des habits neufs et lui apprend le métier de rangeur de ramettes. A la mort du vieux maître, Chodak hérite de son tas de ramettes, situé dans le couloir A. Il prend la décision de faire de ce tas son tas, et dans ce tas de ranger toutes les ramettes de l'étage.

Vient un moment où les couloirs B à K ne contiennent plus une seule ramette de papier. La valeur de la ramette y grimpe alors en flèche, quoi que ça puisse vouloir dire. Les chefs de projet revendent leur mobilier de bureau, puis les membres de leurs équipes, puis leurs propres chaises pour obtenir une seule ramette de papier. Et ils n'en obtiennent pas pour autant, car il a été dit qu'il n'y en a plus dans ces lieux.

Dans le couloir A le tas de ramettes, accumulé en une gigantesque pyramide, donne naissance à ce qui devient rapidement un culte. Le déséquilibre des cours gagne progressivement L'Ensemble des ressources. Des pyramides de plantes de bureau ou d'agrafeuses, autour desquelles autant de sectes. Des expéditions nocturnes de pillage ou de vengeance. Des guerres de religion.

Bientôt les pyramides s'animent la nuit et parcourent les étages, jouent des tours, font et défont les fortunes. La crise peut vraiment commencer.

Nouveau Dossier Technique, viol de la femme-buffet

Temps-passe est surpris à la brune par une troupe de clercs du couloir J. Il est contraint de participer à une controverse visant à comparer les sacralités respectives du tas de roulettes de fauteuils et du tas de massicots. Son parti n'est pas assez prudent ; on lui brise les deux jambes et on lui crève les deux yeux, et on l'abandonne sur le parking. Chodak est averti de ces péripéties et récupère ainsi ses habits, son visage et son badge. Temps-passe se tord grotesquement à terre. Bourdonnement de lignes à haute-tension, odeur d'huile et d'essence.

Chodak, désormais aguerri, va simplement voler un câble au tas de câbles et retourne travailler. Une fois installé à sa machine, Chodak est pourtant mis en difficulté. Une fois de plus.

Pour vous identifier il faut entrer les lettres 3 à 8 de la septième ligne de votre dossier technique, car nous sommes le troisième jour du huitième mois de la septième année, dit Monsieur Duroc. Or Chodak a jeté son dossier technique il y a bien longtemps (On voit ceux qui suivent).

Il s'ensuit donc un nouveau voyage, cette fois dans les brumes, vers le bureau de Madame Brü. Chodak, parmi les roseaux et la brume : un verre de sirop d'orgeat où poussent des algues. Ses pensées se diffusent dans la matière opalescente. Les rêves de carrière et de succès qu'il avait conservés sont définitivement remplacés par

une unique pensée confuse qui tourne dans L'Eau de sa tête, enfle et désenfle par cycles. Idée en forme de poisson-globe.

Comment ça va, mon petit Chodak, dit madame Brü. Euh ça va et vous, dit Chodak Moi j'en ai ma claque de tous ces cons, dit madame Brü. Il y a Corbeau qui est encore passé deux fois dans mon bureau pour me parler de sa guerre, j'en ai marre.

C'est qu'il a l'air d'avoir souffert, dit Chodak. Souffert de quoi ? Dit Madame Brü. Mon pauvre petit Chodak, il n'y a jamais eu de guerre. Ne me dites pas que vous y avez cru ? Ni guerre, ni invasion, ni rien. Corbeau invente tout ça, on ne sait même pas pourquoi. Chodak reste un instant silencieux et essaye de composer un visage de quelqu'un qui sait déjà tout ça. Madame Brü le fixe d'un œil perspicace.

Sinon j'ai perdu mon dossier technique, dit Chodak. Non, vous l'avez jeté, dit Madame Brü. Et puis ensuite vous avez foutu une jolie merde à déplacer toutes ces ramettes. Oui, dit Chodak. Je suis désolé. Non pas que je vous le reproche, et même ça me fait un peu plaisir de voir tous ces cons dans la merde, dit Madame Brü. Je vous en redonne un. De dossier technique. Mais c'est un de secours. N'allez pas le perdre, après vous n'en n'aurez plus. Je ne plaisante pas.

Merci, dit Chodak Vous avez aussi Monsieur Duroc qui a signé votre évaluation de fin de période d'essai, dit Madame Brü.

Sur le papier est écrit que Monsieur Duroc est très satisfait du travail de Chodak. Chodak veut lire à nouveau son dossier technique et découvre qu'il s'agit de celui de Monsieur Victor. Or madame Brü ne peut pas se tromper.

Revenant au bureau, Chodak apprend que Temps-passe, après avoir usurpé son identité, a séduit, déçu puis abandonné la femme-buffet. On trouve en ces lieux de bien beaux euphémismes. Chodak proteste de son innocence, mais personne ne le croit. Il va trouver la femme-buffet elle-même, qui refuse de lui parler et élève leur enfant dans la haine de son père.

Le peuple de Service

Monsieur Duroc fait venir Chodak dans son bureau Mon petit Chodak, vous me mettez dans une situation difficile, dit monsieur Duroc. A peine arrivé vous abusez d'une femme unanimement respectée, et faites en plus un scandale en inventant une grotesque fiction d'usurpation d'identité. Comprenez qu'en agissant de la sorte vous démontrez que mon jugement était défectueux lorsque je vous ai recruté, dit monsieur Duroc.

Mais je vous assure que je suis tout à fait innocent de ce dont on m'accuse dit Chodak Au reste cela importe peu, dit monsieur Duroc. Vous savez, les gens d'ici ne sont pas de mauvais bougres. Bien sûr ce ne sont pas des intellectuels ou des petits messieurs bien éduqués

Mais, dit Monsieur Duroc. Ils ne sont pas bêtes pour autant. Savez-vous qu'ils ne comprennent que trop votre petite erreur ? Pourquoi ne feriez-vous pas une petite auto-critique publique ? Dites que vous regrettez, que vous pourvoirez à l'éducation de L'Enfant, que vous avez été débordé par la passion. On pardonne beaucoup à la jeunesse et à la fougue - et on oublie encore plus vite qu'on ne pardonne. Mais on pardonne moins à ceux qui prennent les gens pour des imbéciles et tentent de leur faire avaler des contes en boîtes comme à une foule de niais prêts à tout gober.

Prenez quelques jours pour rédiger votre texte, l'apprendre et le répéter. N'ayez pas l'air de le lire ou de le réciter, bon dieu. Soyez sincère. Monsieur Duroc fait une pause. Soyez vous-même, dit Monsieur Duroc Au besoin, n'hésitez pas à insister sur votre duplicité,

qui a fait que j'ai été trompé lors de votre embauche ; faites bien en sorte que chacun puisse sentir comment il aurait pu faire la même erreur que moi. Hein ? Ce point n'est pas si évident. Ça vaut le coup de préciser.

Tiens vous pourriez dire que j'étais sur le point de vous percer à jour. Que c'était une question de minutes.

Bon et puis soyez discret d'ici-là. Le mieux serait d'aller vous installer dans les préfabriqués avec le Peuple de Service.

Chodak est déjà en bas des préfabriqués. Leur gris est si parfait que les petites fenêtres à barreaux semblent êtres percées dans les nuages. Ciel laiteux, voilé, typique des climats océaniques dégradés (n'importe quoi). Je vous donne une clé. La 11, premier niveau, droite droite, avait dit Monsieur Duroc. Il monte, droite, droite, chambre 11. La clé ne fonctionne pas.

Plusieurs personnes sont dans le couloir. Principalement des hommes, en tenue de travail, qui ont déposé leurs chaussures devant leurs portes. Ils s'approchent de Chodak. Ils font des plaisanteries entre eux, à propos de Chodak, dont Chodak ne sait pas si elles lui sont hostiles ou s'il s'agit d'un accueil sincère et malhabile. Chodak essaie de trouver une façon simple d'expliquer ce qu'il fait ici. Faut-il en expliquer la raison ? Ces gens seront-ils spontanément disposés à croire à la machination de Temps-passe, ou bien seront-ils si pleins de compassion pour la victime qu'ils le lyncheront sur place ?

Le couloir est plein de l'odeur des chaussures. Ils se tournent vers L'Escalier. Ermeline ! Un nouvel amoureux pour toi, arh arh, dit un des hommes. Il tape sur l'épaule d'un autre homme en tous points identiques. Le rire, forcé : un bruit de poumons malades expulsant le petit tas d'air, vite, mal, de façon un peu rigide, en laissant une partie au fond.

Ermelinde

Ermelinde, après avoir passé des pantoufles à soi et à Chodak, prépare une infusion. La pièce est très petite. Ermelinde enjambe Chodak, qui est assis sur une boîte de biscuits, à chaque fois qu'elle doit aller chercher un ingrédient. Chodak considère injustement cette chambre comme une image de déchéance. Il s'y voit comme en exil, le temps lent des réprouvés, le service d'Ermelinde lui est dû comme à un Prince en attente de restauration. Il trouve de plus en plus romanesque son rôle d'innocent accusé. Il prépare sa harangue. Il ne s'excusera pas. Il accusera, il démontrera les rouages de la machination. Il convaincra. Il polit intérieurement ses phrases et leurs enchaînements, varie les effets et les tonalités, les rythmes qui frappent. Rhétorique plus plus, à l'ancienne, avec un message. Chodak n'attend plus que du papier ; à défaut, il est prêt à tout raconter à Ermelinde, à titre de galop d'essai, mais à aucun moment la conversation ne le lui permet. Ermelinde parle exclusivement de courses de chevaux.

Les murs sont couverts, avec goût et mesure, de photographies de courses, de tickets de pari et de pages arrachées à des magazines de turf, où certaines zones sont entourées au stylo rouge ; ou biffées, ou les deux.

Ermelinde allume la radio pour écouter un programme de pronostics, puis enjambe Chodak pour aller chercher un ingrédient. L'infusion bout plusieurs heures sur un réchaud à gaz branlant. Dans la casserole, l'ébullition meut une boue dense de fragments végétaux

bruns ou métalliques. Rouleaux de brosses de ramoneur. Toute odeur d'infusion a fui depuis longtemps hors de la pièce.

Finalement Chodak décide de raconter son histoire à cette vieille chouette. Ermeline a le buste couché sur la table et l'oreille contre la radio - dont le volume est très élevé. La pièce est emplie de vapeur d'eau, et au fond de la casserole fume une plaque de débris, soulevée par la chaleur, crève, retombe, se ressoude et se soulève à nouveau.

Chodak raconte. À la fin Ermeline lui fait signe d'attendre un instant, attend la fin des pronostics, la pub, et se relève. Vous avez promis à Temps-passe de ne pas raconter, dit Ermeline. Ah oui flûte dit Chodak Faut aller prendre les bandes de vidéosurveillance chez Triple-cul, dit Ermeline. Ça vous aidera, pour votre histoire. Suffira de montrer. De toute façon c'est plus vivant pour le public. Gros succès. Vous allez même vous faire du fric.

Prenez ce fusil, pour les indiens (ça ressemble à un balai à chiottes), et si vous passez par le PMU pariez sur Viking du Buisson dans l'attelé Nationale 3000 mètres, vous allez vous faire des couilles en or.

Douleur du Pauvre Homme, du Maigre Jardinier, du Groom

Chodak espère quitter le Peuple de Service sous les encouragements de quelques rudes personnages, taiseux mais au bon cœur, sinon sous une haie d'honneur. Il passe en réalité par le sous-sol, entre les frigos et la génératrice de secours, dans une indifférence tempérée par quelques mouvements d'impatience - car Chodak gêne un peu le passage. Ignorant les règles de circulation, il percute les chariots à main, se prend les pieds dans les transpalette, déménageurs et portefaix, cirieuses, porteurs d'escabeaux et de colis. Il est partout chez lui mais seulement comme observateur : son corps, lui, gêne.

Arrivé à la guérite des expéditions, il doit attendre pour sortir. Un pauvre homme lui ouvre, dont la main est enveloppée d'un vieux bandage d'où le pus s'écoule à chaque mouvement. Aucun médecin n'a pu me soigner, et je crains la gangrène, dit le pauvre homme.

Or le pauvre homme se perd souvent dans la forêt, semant derrière lui ses gouttes de pus. À chaque fois le conteur envoie des oiseaux picorer ses traces, dans L'Espoir de l'égarer tout à fait : archéoptéryx, phœnix, dodo, griffon et harpies y sont passés, ce pus est très toxique. Le conteur est à bout, son stock n'est pas illimité, le pauvre homme doit guérir.

Chodak promet au pauvre homme d'obtenir de Triple-cul un remède - n'ayant pas entendu les avertissements d'Ermeline à ce sujet.

Lourde pluie
de pus -
moufle de momie
note Chodak dans son carnet de voyage, qui cache un sensible talent de poète.

Plus loin Chodak entre dans un jardin délicieux. Parmi les herbes, l'une est plus haute et porte moustache : le Maigre Jardinier. Le Maigre Jardinier, Si Maigre que ses poux même ne le donneraient pas à ronger à leurs chiens.

Chodak le rencontre. La conversation s'engage sur la Maigreur. Je maigris encore, dit le Maigre Jardinier, et dépéris. Je ne saurai bientôt plus marcher au soleil sans risquer - pauvre funambule - de chuter de mon ombre.

Chodak lui promet, à lui aussi, de trouver une solution idoine auprès de Triple-cul. Puis Il part. La Maigre Jardinier le salue de loin, dans la rosée, et semblerait un fil de la vierge, n'était le nœud que fait son nombril à mi-parcours.

Chodak entre enfin dans le bâtiment de Triple-cul et trouve l'ascenseur. Dans cet ascenseur est un groom, condamné à transporter sans fin ses passagers sans pouvoir sortir lui-même. Son habit de groom, rigide de crasse, le tient debout dans sa boîte. Il faut, pour entrer dans l'ascenseur, s'ouvrir d'abord un passage dans son odeur. L'odeur tient debout le visiteur, ainsi chacun est tenu par quelque chose.

Quel appétit il aurait de sortir et d'explorer le monde ! Comme la sève dans l'arbre, ou le sang dans la veine et l'artère. Quelle joie cela serait ! Hélas il n'espère plus. Il circule, aveugle et puant, dans son tuyau. Chodak, de plus en plus inconscient, se dit qu'il y a bien pourtant une origine à chaque malédiction, et lui promet de chercher la cause de la sienne chez Triple-cul.

L'antre de Triple-cul

Triple-cul est assis devant les écrans de vidéosurveillance avec son fidèle adjoint. Ils sont en train de travailler à un montage humoristique de la caméra du hall, qu'ils diffuseront ensuite sur le moniteur disposé sous cette caméra. Surveiller, oui. Mais distraire, aussi.

Les moniteurs associés aux caméras offrent tous un spectacle intéressant. Certains diffusent des montages. La plupart d'entre eux est à visée humoristique, mais certains peuvent occasionnellement servir à l'édification des employés, à matérialiser des jugements moraux à portée générale, ou à régler des comptes personnels. On peut passer commande ; le tarif est élevé.

Cela dit le montage prend du temps. Généralement Triple-cul est plus modeste et se contente de diffuser ce que filme la caméra, avec un léger décalage temporel - dans le passé ou dans l'avenir.

Or tout ceci est fort bien gardé. L'étage est couvert de caméras et de moniteurs de surveillance. Des micros sont fourrés dans les interstices restants : au mur, sous les interrupteurs, dans les prises de courant, entre les coussins du canapé, dans les plis de la machine à café. Tous les deux mètres le couloir est interrompu par une porte. Il faut pour continuer tantôt un badge, tantôt une empreinte digitale, de la salive, ou déposer son œil rond dans le creux de ce qui ressemble à une boule à glace. Parfois un bras mécanique apparaît et vous immobilise, le temps d'un contrôle sanguin inopiné.

Lorsque l'accès vous est refusé, on ne vous laisse pas repartir pour autant. Entre deux sas de plexiglas, on trouve parfois, droit sur

son cheval, le cadavre d'un importun momifié par l'air conditionné. Certains couloirs prennent l'intrus, puis pivotent sur eux-mêmes et disparaissent de la circulation. Quelque part sous les murs, ils digèrent leurs prises. Bien sûr, cela crée des impasses : on trouve ça et là une porte fermée sur un mur.

Des gardiens descendent des plafonds, accrochés à des fils, sur-armés, par moments. Il ont des masques et des combinaisons noires, ils ressemblent à des mouches. Généralement ce n'était qu'une feuille de yucca tombée sur la moquette (les capteurs de pression sont très sensibles). Qu'importe, au demeurant, ils n'économisent jamais leurs munitions qui dégoulinent d'un vaste tuyau qu'ils traînent derrière eux. Une vague verticale de feu, de plomb, d'âcres acides et de gaz pétrifiants s'abat sur la feuille de yucca – ou sur l'intrus, le cas échéant. Après quoi les gardiens remontent au plafond, toujours accrochés à leurs câbles, comme des ludions.

Étant passé outre ces tracas, Chodak rencontre le fidèle adjoint de Triple-cul dans le couloir, qui se rend aux toilettes. Ainsi Chodak obtient-il de l'adjoint les numéros des bandes de vidéo-surveillance qui l'intéressent lui, ainsi celles qui intéressent le groom, le maigre jardinier et le pauvre homme à la main suppurante. La fidélité de l'adjoint est pas sans limites, comme on le voit, ne lui jetons pas la pierre, nul ne sait par quels stratagèmes Chodak est devenu soudain si persuasif. Tout lui réussit, semble-t-il, et sans efforts. Lui qui peinait à rassembler devant lui suffisamment de réalité commune pour se faire comprendre de quiconque ! Le voilà devenu un drôle de débrouillard.

Chodak rampe dans les archives, s'empare des bandes sur lesquelles la solution peut être vue - et la vérité vue pourra se passer d'explication.

Quel sacré coco que ce Chodak ! L'action, convenons-en, ne mérite pas plus de détails : il appelle l'ascenseur.

Les échecs de Chodak

Avez-vous la solution, dit le groom Ainsi que cette bande le montre, vous devrez faire à votre prochain client ce que votre prédécesseur vous a fait : L'Emmener au rez-de-jardin, lui mettre votre calot sur la tête et vous enfuir dans les caroubes, dit Chodak.

Il devra ainsi reprendre votre tâche - quant à moi, je descends par L'Escalier. Dit Chodak.

Triple-cul ne reste cependant pas inactif, et il ne connaît que trop bien les trahisons de son fidèle adjoint. Arrivant à l'ascenseur, il demande au groom s'il a vu passer quelqu'un, Oui, il est allé au rez-de-jardin si vous voulez me suivre dit le groom - quelle duplicité que celle du groom.

Arrivés au rez-de-jardin, le groom tente le coup mais Triple-cul est un cadre d'indice 1.5 et ne saurait déchoir au rang de simple groom. Il siffle donc ses chiens qui dévorent cruellement le groom, alors qu'il ne lui restait que dix pas à faire pour atteindre les caroubes. A la suite de quoi il recrute un nouveau groom.

Jardinier, dit Chodak. Ainsi que le montre cette bande, tu as perdu par mégarde ta vieille ceinture. Elle est tombée dans la rigole du bassin aux grenouilles. Si tu la récupères, tu cesseras de maigrir. Va-t-en, dit le Maigre Jardinier, tes bons conseils ont valu au groom d'être cruellement dévoré par les chiens de Triple-cul, et il lui jette des pierres. Une des pierres atteint Chodak en plein visage et lui laisse une cicatrice.

Chodak, arrivé de l'autre côté du jardin, se retourne et voit le Maigre Jardinier, épuisé par L'Emploi de ses dernières forces, tomber mort en s'enroulant sur lui-même. Un fakir, quelque part, cesse de souffler dans sa flûte et va parier sur Viking du Buisson dans l'attelé Nationale 3000m.

De même, plus tard, Chodak indique au Pauvre Homme une solution imaginative pour soigner sa main malade. Le Pauvre Homme, averti des échecs précédents de Chodak, la serre en un poing menaçant ; le pus s'en exprime et il se vide entièrement.

Pot de départ de Temps-passe, à nouveau voyage

Chodak revient dans l'Équipe, où personne ne le reconnaît en raison de sa cicatrice au menton. Une enveloppe circule de main en main. On y dépose pierreries, or et soie précieuse. Chodak en demande la raison. La raison en est que Temps-passe part en retraite spirituelle. Après avoir été battu par les clerks du couloir J, il a décidé de consacrer le restant de ses jours à prier notre Seigneur : le Tas de Distributeurs de Savon Liquide ; ce sont les présents destinés à son pot de départ.

Prié de participer à la quête, Chodak réalise qu'il n'a pas encore reçu sa paye. Il est contraint de donner sa montre.

Temps-passe est très apprécié de la femme-buffet, il est donc décidé que le pot se déroulera chez elle. L'équipe démonte les bureaux, les cloisons, les plannings et les range dans de grandes charrettes. Le bruit des sabots emporte bientôt la caravane.

Durant le voyage, ils sont fréquemment attaqués par des bûcherons en rupture de ban. Chodak épaupe, vise et tire. Un bûcheron tombe, mortellement blessé. Non seulement cela, mais tous les bûcherons tombent. Non seulement cela, mais leurs cadavres sont empilés sur un bûcher qui s'allume et fait place nette, et le butin est rangé dans des caisses. Non seulement cela, mais un rai de soleil salue la victoire. Non seulement cela mais L'Eau des gourdes se change en bière, l'herbe en beignets, les corps des bûcherons sur le bûcher en barbecue de saucisses. Une telle habileté au tir, voilà quelque chose

qu'on n'avait pas vu depuis longtemps. On se bouscule pour féliciter cet étranger à la drôle de cicatrice.

Chodak refuse les cadeaux et se retire en sa tente. Le soir tombe, il se relève pour aller visiter le campement. Dissimulé sous une longue cape noire, il passe entre les groupes ; On ripaille. Certains dansent, d'autres fanfaronnent. On revit la journée, le sang, la bataille. Certains commencent déjà à tourner en dérision cet étranger à la drôle de cicatrice ; mais en regardant autour d'eux par précaution. Chodak gagne les collines qui entourent le campement et reste à observer, au bas, la caravane en cercle et les hommes autour du feu. Paillettes d'or dans la cuvette, qui gigotent. Presque plus un son. Il s'endort parmi des animaux nocturnes.

Pot, révélations, condamnation

La caravane arrive dans le hall, chez la femme-buffet. On ouvre les caisses, remonte les bureaux, les cloisons, on y cloue les plannings. Le pot dure trois jours et trois nuits. Puis le pot s'achève. Sur chaque visage, deux yeux jaunes et glaireux, rayés de veines rouges, comme des œufs fécondés : dessert de fin de banquet. Les discours d'adieu à Temps-passe ont débuté, Chodak apprend le sien dans les toilettes.

Chodak est le dernier à porter un toast. On se passera du discours qui n'est pas une merveille de double langage. L'assistance y voit L'Exaltation de la vertu de Temps-passe; celui qui sait à quoi s'en tenir y voit l'ironie précédant la révélation de la bande, que Chodak tient contre lui. Charabia. Enfin Chodak lance la bande.

La bande appartient à l'heureux genre des montages humoristiques de Triple-cul. On y voit la discussion de Chodak et Temps-passe aux toilettes, comment Temps-passe prend ses habits et lui arrache le visage, Chodak nu et ruisselant de sang.

Une deuxième séquence montre Temps-passe, embusqué dans L'Elephantipes à quatre troncs du hall, rajustant le visage de Chodak; on le voit ensuite séduire laborieusement la femme-buffet, le visage lui glisse sans cesse du visage. Ses coudes et ses genoux percent le costume trop étroit de Chodak. La séduction ne fonctionne qu'à moitié, et ce qui suit n'est pas tout à fait le fruit d'un accord mutuel.

Dans une troisième séquence, le monstre de tissu aux coudes et aux genoux de chair, au visage à moitié décollé, consomme brutalement le fruit de son imposture. Penché sur la femme-buffet en une pose bossue, il transpire et gémit de façon répugnante. Triple-cul a

choisi avec soin une petite musique entraînante pour accompagner ce viol.

La dernière séquence se déroule à la maternité. Temps-passe, dans son terrible déguisement, passe dans la chambre de travail, regarde la femme-buffet accoucher et se moque de ses cris, puis écrase son mégot dans le placenta et part sans jeter un œil à L'Enfant, au bras de deux infirmières.

La lumière revient dans la salle. La foule est indignée. Ce Chodak, quelle ordure ! Voyez donc de quelle façon odieuse il a séduit, déçu et abandonné cette pauvre femme-buffet. Elle pleure, on L'Encourage. Temps-passe serre la main de Chodak, ému aux larmes. Merci, étranger, de me donner cette leçon, dit Temps-passe.

Il se tourne vers l'assistance. J'ai été inconséquent, dit Temps-passe, mais j'ai bien compris la leçon que nous donne l'étranger. Je renonce à prendre ma retraite spirituelle tant que nous n'aurons pas pris et puni ce Chodak ! Il agite le poing au dessus de sa tête pour actionner le levier invisible qui déclenche les applaudissements de la foule en délire.

Confettis, évanouissements, piétinements. On vend des gaufres. On sort des carnets pour inventer de nouveaux cocktails. On invente aussi des tortures pour le jour où l'on tiendra Chodak. Whisky-chevalet, Estrapade-martini, vodka-gégène. On félicite Chodak. Fin tireur, rhéteur éblouissant, et quelle droiture morale ! Ne lui manque-t-il pas une femme ? Nous en avons pour vous. Tenez, celle-ci en sera bientôt une.

Soudain la femme-buffet, qui regardait Chodak depuis un instant, blêmit.

Elle le montre du doigt.

Elle hurle. Elle le nomme :

Monsieur Victor ! Dit la femme-buffet, puis elle s'évanouit.

Panique, confusion, débandade, Chodak reste seul, dans le bruit des gobelets en plastique qu'il écrase sous ses pas.

Prise de fonctions de Monsieur Victor

Monsieur Victor prend possession de ses bureaux et on lui attribue d'emblée la meilleure équipe. Il parcourt des couloirs qui lui semblent curieusement familiers. Des casiers, au fond d'une pièce, certains visages. Il acquiert bientôt un visage mélancolique et s'enferme souvent dans son bureau. On murmure encore. Des choses vont changer, du sang neuf. Rumeurs de cruauté, exagérées.

Les choses changent effectivement. On complimente Monsieur Victor pour son efficacité. Il n'a pas l'impression d'avoir encore commencé à travailler. Il ne sait pas vraiment ce qu'il est censé faire. Il improvise, puis prend ses marques.

Il ne craint pas les individus, qui se fondent en une masse de plus en plus informe. Il confond les noms. Un jour il ose dire que les parents aussi confondent les prénoms de leurs enfants. On applaudit presque. Monsieur Victor est invité à une réunion, on le laisse parler. Il commence à détailler un plan d'action qu'il invente au fur et à mesure. Il se laisse entraîner. Il parle pendant près d'une heure. Autour de lui tous ont le regard attentif du thon traîné comme appas derrière un bateau de pêche.

Son dossier technique parle pour lui, murmure Monsieur Charbin à Monsieur Carmin. Pendant ce temps Monsieur Victor continue à parler. De ses mains surgissent des présentations powerpoint qu'il ne se rappelle pas avoir écrites, ni commandées à qui que ce soit. Il ne se souvient plus avoir vu son dossier technique.

Au bout de la table Monsieur Carmin se penche vers Monsieur Duroc. Il y a quand même cette histoire d'audit, dit Monsieur Carmin. Il a plutôt le beau rôle dans cette histoire, dit Monsieur Duroc. Certains ont un avis différent, dit Monsieur Carmin. Il y a aussi les casiers, mais peut-être ne souhaitez-vous pas que je vous rappelle cela.

Monsieur Duroc le regarde avec mépris.

Quelque chose plane dans l'air.

On clôt la réunion sur l'avis de recherche de Chodak. On promet des sommes folles, à la hauteur de son crime. On se demande vraiment où il a pu passer, celui-là, marmonne Monsieur Carmin. Monsieur Duroc laisse refroidir le vidéo-projecteur. On entend la machine à café.

Lorsqu'il sort de réunion, Monsieur Victor est fatigué mais encore combatif. Tout autour de lui : manque de plasticité, vide, immobilité, inaction. Monsieur Victor piaffe et tape du pied sur le sol du hall, et à chaque coup un trou escalier s'ouvre. Il ne s'arrête que quand le hall est une dentelle toute alvéolée de trous escaliers, qui colimaçonnent les uns entre les autres, dessous, et se perdent hors de vue dans le sol.

Agonie des machines à café, mort de Monsieur Duroc

Monsieur Victor croise Monsieur Duroc au détour d'un couloir, où ils errent tous les deux comme des spectres.

Ah, mon petit Chodak, dit monsieur Duroc. Vous vous enfoncez drôlement. Vous m'avez reconnu, dit Chodak Vous n'êtes pas très bien déguisé, dit Monsieur Duroc.

Pourquoi ne veulent-ils pas reconnaître mon innocence ? Dit Chodak Vous avez projeté vous-même les bandes de vidéo-surveillance, vous êtes un peu gonflé de vous plaindre, c'est clair comme de L'Eau de roche, dit Monsieur Duroc

Excédé, Chodak saisit Monsieur Duroc et le jette contre un distributeur de café ; il rejoint Monsieur Duroc agonisant et le frappe au visage et au ventre à coups de talons. Monsieur Duroc, mourant, se recroqueville lentement aux pieds de Monsieur Victor. Monsieur Victor est maintenant immobile et regarde autour de lui le distributeur, la file d'attente impassible.

La scène est soudain prise de convulsions : les distributeurs de café tous s'allument, font entendre un sifflement insupportable. Tout vibre.

Les puissants voyants s'éclairent, extraient de la foule l'un ou l'autre des employés présents, et le figent dans sa gelée de panique. Les voyants s'éteignent : l'employé disparaît. A-t-il rejoint le grouillis indistinct de la foule ou bien, vaporisé dans le hall, pénètre-t-il déjà nos poumons ? Combien de lui trouverons-nous demain dans notre

caca d'œil? Les puissants voyants s'éclairent, extraient de la foule l'un ou l'autre des employés présents, et le figent dans sa gelée de panique (sans cesse).

L'Espace du hall s'est contracté autour des machines à café douloureuses. Et Monsieur Victor et monsieur Duroc s'agrippent l'un à l'autre, et le sol tremble, une intimité naît. Monsieur Victor sent sur sa joue la trame fine du costume de monsieur Duroc. Autour d'eux s'embrasent puis disparaissent les employés comme des feux follets. La file d'attente, dans son ensemble, est parcourue d'une onde. Elle enfle, se bombe, s'écrase, les bouts gonflent, enfin toute la file d'attente éclate. Les employés sont aspirés par des ouvertures distinctes, l'ascenseur 1, l'ascenseur 2, l'ascenseur 3, L'Escalier. Mais enfin chacun part, en un mot, chercher du café ailleurs.

Quelques individus hébétés restent dans le coin détente, projetés contre les murs ou dans les fauteuils par l'éclatement de la file, et touillent leur café ou font sonner dans leur main des pièces de monnaie.

Bon sang, ce que j'aimerais être hors d'ici, dit Monsieur Victor.

Vous voyez que vous comprenez vite, dit Monsieur Duroc, et ce sont ses dernières paroles.

Deuxième partie

Matin du deuxième jour

Une touffe d'arbres a été arrachée comme on carde la laine du paysage. Le trou large, une baleine y tiendrait allongée. Paysage à la mesure des géants ! C'est un autre genre de récit qui commence. On va voir un peu de quel format on se chauffait en ces temps-là.

Qu'on songe un peu de quelle hauteur tombait L'Eau lorsqu'il pleuvait, de quelle distance venait le vent.

De près, le sol : fouillis d'orties géantes, fougères géantes. Tuyaux verts enroulés en squelettes de tunnels, un hippopotame y tiendrait debout. Le soleil à travers. A la surface mousse et herbe, on sentait courir dessous les bêtes acharnées, en hordes, un globe terrestre raclant sous le globe terrestre.

Monsieur Victor s'est réveillé dans cette clairière. Sur lui pesait le gros bras de Cléante. Temps héroïques !

Qu'on songe à quelle profondeur allait le sol. Les étoiles à cette époque ne se pouvaient attraper tant elles étaient lointaines. Et ces nuages titanesques qui tiennent aujourd'hui sur une seule phrase ! A se demander pourquoi l'on a conservé tant de nerfs.

Ils se sont levés et ont longuement observé la clairière. Vigies d'un monde neuf, ils étaient encore seuls au monde, ce qui n'était pas encore le monde : un enchevêtrement de matière hostile taillée pour des êtres immenses et forts. Il fallait coloniser la substance. Le pied s'enfonçait parfois dans la boue, de peut-être vingt centimètres ! Le vent ? on en a parlé plus haut - pouvait soulever de terre des centaines de feuilles à la fois. Lorsqu'il pleuvait, vous n'étiez pas à l'abri.

Cléante a sorti de son sac un petit-déjeuner, qu'il a mangé. Puis un petit nécessaire de toilette, et s'est brossé les dents.

Cette clairière ! Quelle main puissante pour arracher cette touffe d'arbres ! Plus probablement aucun arbre n'avait jamais poussé à cet endroit, et cette main était-elle plus vantarde que puissante.

Vous irez me chercher des jambes au pré aux corps, pour midi, a dit monsieur Victor. Des jambes de femmes.

Jolies ? A dit Cléante.

Utilisables, a dit monsieur Victor. Utilisables.

La première fois mécaniquement, la seconde fois pour lui-même.

J'espère qu'aucun salarié ne nous a vus, a dit Monsieur Victor. On crierait au favoritisme. Où vous réveillerez-vous demain ? Je ne veux pas savoir, a dit Cléante. C'est le principe.

Quand donc allez-vous accepter de vous réveiller là où le sommeil vous a pris, a dit Monsieur Victor. Cela soulagerait tout le monde, et principalement vos proches. Si vous croyez qu'ils n'ont que ça à faire. Et filez donc, j'ai du travail. Je vois d'ici le pré aux corps, et vous n'êtes pas en train d'y chercher des jambes de femmes.

Cléante s'est éloigné. Monsieur Victor a dû parler plus fort. Peut-être qu'un jour on ne vous déplacera plus durant votre sommeil, et vous devrez bien vous y faire, a dit Monsieur Victor. Ne parlez pas de malheur, a dit Cléante. De quoi voulez-vous que je parle, a dit monsieur Victor.

Il criait presque.

Réparation de L'Eau du ciel

L'Eau qui formait le ciel, à cette époque, était vieille et en partie évaporée. De partout provenaient des odeurs de décomposition, et des clapotis. Lorsque Cléante est revenu avec les jambes de femmes, Monsieur Victor lui a demandé de les entasser près d'un bosquet d'ifs. Pour l'heure nous avons plus urgent, a dit monsieur Victor. Il a désigné le ciel.

Plus tard, Monsieur Victor et Cléante sont allés assainir et remettre à niveau L'Eau du ciel.

Les vasières du ciel étaient tièdes et molles. Ils s'y enfonçaient sans cesse; à la surface de L'Eau du ciel flottaient des barges de plancton crevé qui soulevaient le cœur. Des baleines au large, translucides, presque invisibles ou presque inventées.

Dur travail; il a été bientôt terminé.

C'est beaucoup plus agréable comme cela, nous allons pouvoir nous mettre au travail, a dit monsieur Victor.

Monsieur Victor exerçait ainsi son pouvoir sur toutes les choses. Personne ne songeait à le lui disputer, d'ailleurs il n'y avait que Cléante, en tout cas dans les alentours.

Quand Monsieur Victor nommait quelque chose, cette chose commençait à exister, sauf bien sûr dans les cas où cette chose avait commencé à exister un peu auparavant, et dans une moindre mesure dans les cas où Monsieur Victor nommait la chose tout en la créant car il parlait beaucoup en créant, et de là est venu le fait que l'on parle beaucoup en créant, quoi que l'on crée, et bien souvent que l'on parle en créant des choses qui ont commencé à exister un peu

auparavant, quand bien même le fait de les nommer nous fait croire que nous les inventons en les nommant. Et parlant beaucoup, nous allons depuis créant - sauf dans les cas évoqués plus haut.

Autour d'eux séchaient leurs cuissardes de caoutchouc, longues houlettes de paludiers, débouche-évier, éponges, gants. Odeur d'eau fraîche descendant du ciel, montant des outils. Les feuilles des arbres s'élargissaient, ensuite il a fait nuit sur un paysage plus salubre.

Cependant Cléante avait la nostalgie de L'Eau du ciel. En bas tout manquait de liant. Cléante a regardé au pied d'un arbre. Les grains de sable agrégés n'arrêtaient pas le regard, qui entre les grains déterrât les racines, et sous les racines des taupes assoiffées, et sous les taupes un feu enroulé sur une boule de fer titanesque. Et à travers les billes de fer qui formaient la boule de fer, encore des flammèches, et du sable, et des taupes, et un ciel net, et le regard ne s'arrêtait qu'à L'Eau du ciel.

En termes plus clair on voyait à travers tout, et l'on avait donc le ciel sous soi comme au-dessus. Cléante ne s'accommodait pas du tout de cette vie funambulesque.

Fariboles que tout cela, a dit Monsieur Victor. Mais voyez donc, rien n'a de liant ni d'opacité sans L'Eau, dit Cléante, qui traversa un arbre pour appuyer sa déclaration. Il y a une élégante démonstration de cela, qui hélas ne tient pas dans les marges de ce récit, a ajouté Cléante. Monsieur Victor était très inquiet des progrès de Cléante.

Monsieur Victor a créé quelques hommes de science afin de définir divers mécanismes corpusculaires et ondulatoires. Ils ont conclu que la théorie de Cléante était un amas grotesque de pseudo-science, et que L'Eau n'avait rien à voir avec tout cela. Cléante a cessé de tout traverser sans cesse, comme de regarder à travers les choses.

Ainsi L'Eau restait à sa place, dans le ciel. Pourtant la nostalgie de Cléante a continué, et souvent il marchait en regardant en l'air et récitait toute la journée : L'Eau bleue, L'Eau noire, L'Eau boueuse. L'Eau tombante, L'Eau vive, L'Eau noire. L'Eau transparente, L'Eau profonde. L'Eau noire, L'Eau souterraine. L'Eau verte,

L'Eau mouvante, L'Eau gelée. Ne pouvant tomber dans une flaque, jamais il n'a trébuché.

Circulation et recensement des habitants

Un jour il a fallu aller chercher le courrier. Or il n'y avait ni routes ni paysage, et tout était si indistinct que nul déplacement n'était sensible. On marchait dans la forêt sans se déplacer pour autant. On ne pouvait atteindre personne. Ainsi Monsieur Victor était-il coincé avec Cléante.

Agir ! Monsieur Victor a créé les vignes et les routes. Les vignes ont été créées à l'adret. Les routes ont été créées à l'ubac. A partir de L'Eau du ciel, Monsieur Victor a créé la brume. Il a créé des arbres, qui était maigres à l'ubac et forts à l'adret. A l'ubac, le soleil rasant était filtré par les arbres. La brume éclairée en plaques de verre plantées dans la route. Cléante les traversait l'une après l'autre pour aller chercher le courrier auprès de la femme-buffet.

Le monde était relié. Il fallait désormais compter avec les voisins.

Monsieur Victor n'avait pas le temps de nommer tout le monde. Il y a eu dans un premier temps : Cléante, Femme-de-Cléante, La femme-buffet, Fils-qui-le-hait, Mauricette, Le-chasseur-en-peau. Les habitants restants étaient nommés bûcherons, ou les autres. On n'avait pas le temps. On était au début des temps et il fallait faire des choses.

1 Le chasseur-en-peau revenait le soir avec des brochettes d'es-cargots sur l'épaule. On était bien épatés. Parfois il ramenait un faisan déjà crevé depuis une huitaine. Applaudissements. Le feu de l'action. Le chasseur-en-peau lui-même regardait avec admiration les fabrications des autres : des feux de bois, des habits d'écorce, des

tentes (pouvant contenir jusqu'à deux personnes), des cérémonies funéraires !

2 Monsieur Victor créait, lui, pour de bon, et bien sûr personne ne contestait son pouvoir. Même si peu voyaient vraiment la différence : créer les étourneaux ou créer un crachat dans la poussière, quand on n'a pas la culture, c'est drôlement difficile de faire la différence. C'est pourquoi Monsieur Victor a créé la culture.

3 Fils-qui-le-hait, le fils de la femme-buffet, toujours introuvable, à cavalier dans les bois. Parfois vu ailleurs, sur la lune, ayant déjà trouvé tous les passages. Surgissant derrière vous, déjà loin, petit et agité, pas fiable, pas facile.

4 Les bûcherons, et les autres, vivaient une existence floue de masse sans nom : incertitude de leurs mouvements dans la forêt, rémanence, fusain estompé. Le long flou des vies en douce.

Il en reste mais suffit pour le recensement. Du reste tout le monde ne servira pas. Pourtant on était peu nombreux, et tout à faire.

Le monde était connecté, certes mais pour ce qui est de circuler, tout le monde ne savait pas encore vraiment comme s'y prendre. Ainsi, lorsque l'on allait entre deux lieux, on ne pensait pas toujours à passer par le chemin qui les reliait. Monsieur Victor a fini par rédiger une encyclique déclarant que le monde était connexe, afin que chacun commence à prendre l'habitude de se mouvoir dans L'Espace avec un peu d'esprit de suite.

Cependant certains n'y parvenaient pas. Ainsi Mauricette, qui ne cessait d'apparaître et de disparaître de différents endroits, comme une lampe-tempête. Mauricette, comme les stégosaures, n'a jamais passé cette crise.

Nul ne sait finalement ce qu'elle a fini par devenir, puisque son fossile est introuvable. Peut-être clignote-t-il, comme elle, entre différents lieux. Peut-être un archéologue l'a-t-il trouvé, brossé, classifié. Plus tard, souhaitant l'étudier, il ne sortira de sa caisse qu'un bloc de roche lisse, tandis que le fossile de Mauricette sera en train de hanter temporairement un tout autre endroit, toujours perdu dans

L'Espace, l'œil hagard, s'il est permis d'utiliser cette image pour décrire un fossile.

(à propos d'œil hagard il y aurait beaucoup à dire sur l'image déplaisante que renvoient les fossiles : il n'y a que les photos de famille qui puissent de façon si obscène vous résumer si difforme, un bras grotesquement levé sur un œil clos)

Pendant ces considérations le fossile de Mauricette est encore apparu dans des dizaines de musées différents, et des cabinets d'amateurs, et a disparu ; et comme elle, ne laisse aucune trace. On imagine finalement qu'elle se retrouve dans une nappe de pétrole avec un certain nombre de ses contemporains. Le fossile de Mauricette disparaît du radar quelque part en mer du nord, où les paquets de mer battent contre la plate-forme sous un ciel très gris.

Le courrier. Envies de déluge, tuyaux du ciel

Monsieur Victor a appuyé sur l'interrupteur : rien ne s'est allumé, et cependant il a éteint et rallumé une seconde fois, mécaniquement. L'ampoule était grillée. Par ailleurs il n'y avait pas d'ampoule, ni d'interrupteur et pour tout dire Monsieur Victor était toujours dans une clairière.

Monsieur Victor s'est installé à son bureau et a commencé à trier son courrier. On n'insistera même pas sur le bond épistémologique que cela représente dans une société de chasseurs-cueilleurs. Cependant Monsieur Victor n'était pas satisfait par son courrier. Des réclamations timides et qui puaien la trouille ; des demandes d'assistance désabusées, écrites pour la forme ; des rapports d'activité mensongers, des indicateurs bidon.

Cela fait réfléchir, a dit Monsieur Victor, et pourtant il ne réfléchissait pas.

On commençait tout juste à écrire, et on n'avait jamais tant écrit pour rien.

Monsieur Victor a connu à cet instant la déception de qui a créé le monde et n'est pas satisfait de son cheptel. Et lui qui s'est tant sacrifié, et ça n'est pas fini encore.

Monsieur Victor a appris que le chasseur-en-peau s'est noyé en traquant des têtards. Eau + cheptel = noyade, a-t-il songé. Sa création ne manquait pas de rapports imprévus.

Monsieur Victor s'est dit qu'un jour il voudrait noyer tout cela sous L'Eau du ciel et a préparé un tuyau pour la pluie, un autre pour les nuages, un autre pour la grêle. Plus tard ses outils séchaient au soleil : fers à souder, pieds à coulisse, tronçons rebuts de PVC, colle, cavaliers. Monsieur Victor a placé les tuyaux dans le ciel.

Y aura-t-il des tuyaux pour la pluie, les nuages et la grêle ? a dit Cléante. C'est fait, a dit Monsieur Victor.

Autour du bureau passaient les habitants, de temps en temps il regardaient le ciel d'un air inquiet, puis regardaient à nouveau Monsieur Victor. Déluge bientôt ? Répétition ? On pouvait à l'époque observer le pouvoir en train de se faire. Cléante, en revanche, regardait le ciel avec avidité, tout à son culte de L'Eau.

Les habitants ont cru comprendre, à tort, qu'il leur fallait écrire du courrier à Monsieur Victor s'ils voulaient éviter le déluge. Le bureau de Monsieur Victor a bientôt disparu sous les lettres. Rappelons que l'écriture n'avait pas encore été inventée pour tout le monde, le dessin encore moins, on n'y comprenait rien. Monsieur Victor n'en pouvait déjà plus de ce courrier. Il serrait nerveusement dans sa main le cordon des tuyaux du ciel, mais remettait toujours le déluge à plus tard.

Les jambes de femmes

Il faut les détendre, a dit Monsieur Victor. Ayant disposé les jambes de femmes debout devant lui, Monsieur Victor en a épluché le haut afin de dégager les os, les veines et artères, la gaine des nerfs, les structures valvulées à parois minces des vaisseaux lymphatiques. Monsieur Victor a garni d'étiquettes numérotées les différents éléments. On ne voyait pas très bien où il voulait en venir.

Monsieur Victor a ensuite dégagé le muscle couturier qui est le plus long du corps humain, le muscle gracile, le muscle pectiné, le muscle quadriceps qui est le plus volumineux du corps humain. Monsieur Victor bat des records.

Il a aussi dégagé les autres muscles. Chose amusante, le muscle pectiné avait une insertion distale sur la crête de trifurcation moyenne de la ligne âpre du fémur. Quoi que cela puisse signifier. Monsieur Victor l'a noté sur une carte, épinglée à ce bouquet lugubre.

Monsieur Victor a bloqué les jambes, au niveau du talon, par de solides bracelets de cuir enroulés plusieurs fois sur eux-mêmes, et autour d'un tronc. Après quoi il a saisi les bouts de muscles qui sortaient des jambes et les a enroulés autour de vilebrequins. Monsieur Victor a tourné les manivelles qui actionnaient les vilebrequins à travers un système d'engrenages dont le rapport de réduction était très élevé ; peu de sueur était dépensée ; ainsi a été créée L'Efficacité.

A la fin de l'opération, les jambes étaient tendues en diagonale devant Monsieur Victor : les vilebrequins en haut à droite, les talons

enserrés de cuir en bas à gauche. Les jambes vibraient densément dans l'air, une onde invisible à l'œil nu.

Déjà épuisé d'avoir détendu ses jambes, Monsieur Victor ne s'est pas encore aperçu que malgré ses précautions et ses étiquettes, il a déjà paumé la moitié des petites pièces qui sont si importantes pour tout remonter dans l'ordre. Monsieur Victor est resté assis devant les jambes et s'est étonné de tant de complexité. Il lui a bien fallu admettre qu'une fois le verbe exprimé, il reste un paquet de petits vaisseaux à connecter, et tous les nerfs dans leur gaine de myéline, et le système immunitaire, et encore il n'était pas sûr d'avoir encore bien compris tout ce qu'il restait à faire. L'Espace d'un instant, Monsieur Victor a été pris d'un léger vertige et s'est demandé si tant de complexité ne serait pas plus facile à expliquer par des millénaires d'évolution. Monsieur Victor était-il un imposteur ? Souvent les créateurs sont en proie à ce type d'angoisse, on pourrait même donner des précédents s'il nous était permis de dire qu'il y a eu quelque chose avant Monsieur Victor, mais Monsieur Victor ne l'a pas permis, ce qui est sans doute mieux pour la tranquillité de chacun.

Une demande d'assistance

C'est que j'ai conscience de mes responsabilités, a dit Monsieur Victor, et j'éprouve un peu de culpabilité à m'être laissé entraîner par mes lubies, tandis que mon courrier s'accumulait. Oui, oui, bien sûr a dit Cléante, ou plutôt il n'a rien répondu. Au côté de Cléante, des sacs qui débordaient de jambes de femmes. Il ne savait plus qu'en faire, et sentait dans son ventre monter la vase des cadeaux inappropriés.

Cléante est retourné au pré aux corps. De dépit il a donné quelques coups de pieds dans les mouches au hasard. Cléante, de loin, ressemblait à une marionnette agitée dans de la fumée. Mais suivons plutôt Monsieur Victor, qui s'est rassis à son bureau et a choisi une demande d'assistance au hasard. Celle de Monsieur Charbin, archiprêtre, dont on avait oublié L'Existence.

Le courrier de Monsieur Charbin informait Monsieur Victor de l'aggravation de l'ambiance de travail. Monsieur Victor a soigneusement surligné les mots qu'il ne comprenait pas. Vous aussi, vous pouvez jouer. Trouverez-vous plus de mots que Monsieur Victor ?

« Monsieur,

Je me dois de porter à votre connaissance que des événements graves se produisent en ce moment sur les open-spaces. Je ne parle pas ici de notre taux alarmant d'inter-contrats, car les relevés d'activité vous montreront suffisamment à quel point l'imputation sur projet est devenue rare dans les équipes. Cela sera détaillé dans mon reporting habituel et je ne souhaite pas m'étendre ici sur le sujet.

Ce que je souhaite vous signaler est bien plus grave. Les prêtres du Tas De Stabilos ont trouvé il y a peu, dans le Tas De Stabilos, quelque chose qui n'était pas un Stabilo. Plus précisément un plan de charge, qui dépassait du Tas. Je n'y ai d'abord vu qu'un accident. Je me suis d'abord dit qu'on l'y avait sans doute déposé au début de la constitution du Tas, lors du kick-off de la business-unit. Après tout, le monde ne s'est pas fait sans erreur [cette phrase était rayée].

Cependant j'ai rapidement été débordé par une frange plus radicale. Monsieur Carmin, par exemple, y voyait le début d'un schisme. Par un curieux effet de prédiction auto-réalisatrice, cette rumeur a effectivement donné naissance à un schisme : une communauté du Tas de Plans de Charge s'est progressivement constituée, au détriment de la notre. Monsieur Ephrème a profité du chaos pour déclarer une sorte d'état d'urgence en créant un groupe de travail, qui s'est rapidement transformé en task-force. Ce petit groupe de managers a progressivement dépassé l'organisation officielle et Monsieur Ephrème a fini par s'arroger de fait mes prérogatives, qu'il convoitait depuis longtemps.

Depuis une semaine, les équipes ne me remontent plus leurs plannings et reportent directement à monsieur Ephrème [note de Monsieur Victor : les mots remonter et reporter sont-ils à comprendre dans leur sens habituel ?] »

Il ne s'agissait plus de confondre monsieur Charbin et monsieur Carmin. Les équipes se séparent, les coups bas commencent.

Le courrier se poursuivait (lecture haletante de Monsieur Victor).

« Plus loin, sur la plate-forme projet du troisième étage du bâtiment C, la communauté du Tas D'Impressions Fautives Des Bilans De Besoin En Fonds De Roulement a connu une tragédie similaire : on a vu apparaître une nouvelle organisation matricielle sous l'impulsion de la communauté du Tas De Backlogs Produit, persuadés que la clarté de leur foi emportera bientôt tout sur son passage. »

Monsieur Victor, à la lecture de ce courrier, s'est demandé si sa Création n'avait pas quelque peu foiré. Il est allé voir Cléante, qui

tuait des mouches. Je leur ai pourtant appris à lire, a dit Monsieur Victor. Le problème, c'est quand même que les gens font ce qu'ils veulent, a dit Cléante. Mais enfin, a dit Monsieur Victor. Et puis qu'est-ce que c'est que cette plate-forme projet du troisième étage du bâtiment C ?

La réalité est désormais impénétrable, a dit Cléante, avec amertume. Nul réconfort à attendre de Cléante.

« Bien cordialement, Monsieur Charbin »

Fuite de L'Eau du ciel, réponse à Monsieur Charbin

Cependant L'Eau du ciel fuyait par les tuyaux que monsieur Victor avait créés. Je n'ai rien demandé, a dit monsieur Victor. Au moins ça circule, a dit Cléante.

Ils sont partis régler les tuyaux du ciel, mais cela était tout à fait difficile. La pluie et la grêle et les nuages tombaient sur la forêt. On peut soupçonner Cléante de n'avoir pas tout fait pour colmater la fuite. On peut soupçonner pire.

L'Eau ne cessait de tomber. Le paysage a été bientôt noyé. Je suis trempé comme une grenouille, disait un bûcheron. Je suis trempé comme une soupe, disait un autre bûcheron. Un bûcheron a été métamorphosé en grenouille, un autre a été transformé en soupe. Ainsi ont été créées la grenouille et la soupe.

Monsieur Victor a créé les pingouins et le varech. L'autre a créé les baleines. Rien ne restait à la surface qu'une flaque où flottaient des grêlons et des nuages. Les nuages ne se mélangeaient pas avec L'Eau. On voyait à travers eux le fond, déformé comme à travers une lentille. On voyait les arbres et les maisons vides des bûcherons, en désordre. Tout pourrissait sous L'Eau.

L'Eau ne cessait pas de tomber et commençait à se trouver à l'aise. Ainsi toute la surface du monde connu en était-elle couverte, car elle avait tendance à rester au fond. Calme au début, puis se plaisant dans ses remous, elle est devenue farceuse. Des tourbillons

se créaient en vastes entonnoirs où restaient suspendus des poissons bien étonnés ; et retombaient en pluie au fond du cyclopéen cornet.

L'Eau jalouse singeait le monde d'avant. Des courants en lieu et place de vents, à la place de la végétation des coraux, affreuse imitation animale, dont on ne savait jamais quand elle allait se mettre à bouger. Les bancs de poissons aussi, sale imitation grumelleuse de nuages. A la place de L'Eden qu'avait rêvé Monsieur Victor, ce pastiche irrespirable.

On était au pied du mur. Monsieur Victor a repoussé le fond de L'Eau pour faire des rivages, et les maisons étaient ainsi au sec. Il y avait d'un côté l'océan, de l'autre la terre. Monsieur Victor a créé les vaches, qui ont été bien gardées depuis.

L'océan battait contre la terre, les nuages glissaient vers le rivage où ils restaient tout le matin, puis s'élevaient, laissant place aux couleurs.

Cléante est parti batifoler dans toutes sortes d'eaux. Il éternuait avec délices. Il élevait des champignons entre ses orteils. Un tapis de larves de moustiques convulsait le sol, partout. Devant le fait accompli, Monsieur Victor a dû créer la démangeaison.

Après quoi Monsieur Victor a constaté que les jambes de femmes, sous les ifs, n'étaient pas encore assez détendues. Il s'est rassis à sa table de travail et a écrit une lettre à monsieur Charbin, cet assommant personnage. Il a attendu sa réponse, puis a cessé d'attendre, et s'est finalement dit qu'il avait sans doute écrit ce qu'il fallait.

Encyclique

Cléante, sur ordre de Monsieur Victor, a parcouru la forêt en tous sens, faisant par intervalles de petites crottes. C'est ainsi qu'ont été créés les cailloux. Pendant ce temps Monsieur Victor rédigeait une encyclique, afin de sensibiliser L'Entreprise à sa création.

Le Monde a la forme d'une motte de Terre sur laquelle est une Forêt bordée d'un Lac écrit monsieur Victor.

Monsieur Victor s'est interrompu. Il n'avait pas encore créé l'homme. Alors pourquoi un Monsieur Charbin lui écrivait-il déjà ?

Le Monde est une motte de Terre sur laquelle est une Forêt bordée d'un Lac. Il (le Monde) est situé dans mon Bureau a écrit Monsieur Victor.

C'était l'époque difficile où l'on rédigeait les encycliques.

La position du Management concernant le Monde est qu'il se trouve être une motte de Terre, sur laquelle est une Forêt bordée d'un Lac, et qu'il (le Monde) est situé dans mon Bureau a écrit Monsieur Victor.

D'où venait ce Monsieur Charbin ? Concentration maintenant.

Notion difficile :

La Forêt qui est dans le Monde se trouve également autour de mon Bureau. Telle est la position du Management.

Ainsi écrivait Monsieur Victor.

L'Entreprise est autour de la Forêt qui est autour de Mon Bureau, dans lequel est le Monde, qui est une Motte de Terre sur laquelle est cette même Forêt, bordée d'un Lac. Telle est la position du Management a écrit Monsieur Victor.

Monsieur Charbin a-t-il été sué par L'Entreprise? Pour que Monsieur Victor ait quelqu'un à qui parler?

Le Management est L'Entreprise. A l'intérieur du Management en tant qu'il est L'Entreprise, on trouve une Forêt, qui entoure mon Bureau dans lequel est le Monde, qui est une motte de Terre sur laquelle est cette même Forêt, bordée d'un Lac. Telle est la position du Management a écrit Monsieur Victor *et le Monde a la taille d'un grand Sous-Main.*

Monsieur Victor était un homme d'action plus que de mots, et cette encyclique ne verrait sans doute jamais le jour. De plus il était assez perturbé par les questions qui lui venaient au fil de l'écriture. Écrire est une chose dangereuse, dit Cléante. Mais est-ce que je suis moi-même le Management, s'est écrié Monsieur Victor. Ai-je été moi-même sué par L'Entreprise?

Monsieur Victor, paniqué, s'est ensuite perdu dans l'origine des choses, dont il n'est sorti que bien plus tard, alors que les moustiques envahissaient déjà la clairière.

Premier essai des jambes

Monsieur Victor est allé voir Fils-qui-le-hait. Va chercher ta mère, a dit Monsieur Victor, j'ai quelque chose à lui montrer.

Fils-qui-le-hait a amené la femme-buffet près de Monsieur Victor, et Monsieur Victor a relevé sa jupe, et a épluché le bas de son corps pour y attacher les jambes de femmes. Monsieur Victor a dit à la femme-buffet de marcher, et elle a essayé de se lever, mais les jambes ne fonctionnaient pas.

Monsieur Victor s'est tourné vers Fils-qui-le-hait. Remmène ta mère, a dit Monsieur Victor, je vais perfectionner ces jambes.

Monsieur Victor a détaché les jambes, et la femme-buffet a caché sous sa jupe le bas de son corps qui était une bouillie sanglante où restaient collées quelques étiquettes.

Pour toi je ne m'appelle pas Fils-qui-le-hait, a dit Fils-qui-le-hait. Que voulait-il dire ?

Monsieur Charbin, isolé, résiste

Rien n'allait plus pour Monsieur Charbin. Quand il donnait un ordre on lui riait au nez, on faisait semblant de ne pas le reconnaître, chaque autre Monsieur lui prenait son bureau un jour de la semaine. Son cartable : cendrier. Sur son porte-manteau était épinglée une caricature. Cet épouvantail à son effigie, quelqu'un a fini par le brûler un soir dans le couloir. Même plus la peine d'abdiquer, à ce stade.

Monsieur Charbin s'est réfugié dans une alcôve à imprimantes, où il survivait d'épluchures de saucisson.

Dans son exil, Monsieur Charbin faisait tout pour rester digne de sa fonction. Il notait ses observations pour le jour où il pourrait regagner sa place. Remarques sur le placement des bacs à papier et des extincteurs. également, remplacer certaines toilettes femmes par des toilettes hommes, plus utilisées. Optimiser.

Et puis ces alcôves. Pourquoi des alcôves pour les imprimantes et les machines à café? Monsieur Charbin analysait les risques : barricades possibles, guerre totale depuis les alcôves, point mort de la vidéo-surveillance. Il fallait supprimer tout ça. Haussman, longs couloirs, on peut donner la canonnade. Contrôle des couloirs = contrôle tout court.

Suivaient encore quelques pages d'innovation managériale. Monsieur Charbin était encore bon pour le service. Toujours prêt, jamais mort, proactif, amélioration continue. Comment pourrais-je ne pas l'aider, s'est dit Monsieur Victor.

Et cependant L'Entreprise semblait prendre forme plus vite que prévu. La forêt encore si simple, et L'Entreprise déjà bien compliquée. Ça m'échappe, a dit Monsieur Victor. Et qu'est-ce que c'est que ces photocopieurs ?

Vous devriez commanditer un audit concernant la gestion de projets, concluait le courrier de Monsieur Charbin. Vous en apprendriez de belles. Monsieur Victor ne souhaitait pas se laisser l'impression que Monsieur Charbin était son éminence grise. Il a beaucoup réfléchi avant d'exiger de Monsieur Certain, le directeur exécutif senior, qu'il fasse réaliser un audit au sujet de la gouvernance de projets. Monsieur Certain n'était pas à son poste par hasard et percutait vite, ainsi qu'on le disait fréquemment. Il a donc immédiatement déduit qu'il était question, à travers cet audit, de culture de la gouvernance. Il répétait en effet assez souvent, en business review, que la culture de la gestion de risque n'était pas assez intériorisée par le staff intermédiaire. Il a donc demandé à monsieur Germain, directeur exécutif adjoint (pour ne pas dire junior), de commander un audit portant sur les bonnes pratiques de la gestion du risque contractuel au sein des projets. Monsieur Germain savait, quant à lui, que le poste de directeur senior lui reviendrait dans moins d'un an car Monsieur Certain partait bientôt à la retraite. Il fallait donc jouer la montre et ne pas faire de vagues. Par ailleurs il avait toujours défendu l'idée selon laquelle la gestion contractuelle devait être du ressort de processus transverses et non des chefs de projets. Il a donc décidé de demander à Monsieur Quatrain, qu'il avait coopté quelques mois auparavant, de créer un groupe de travail afin de benchmarker les pratiques organisationnelles de gestion contractuelle dans le secteur, et insisté sur l'articulation entre avant-vente et réalisation. Monsieur Quatrain n'avait jamais aimé son poste de directeur de Business Unit et considérait qu'il n'était - à son corps défendant - qu'une courroie de transmission des injonctions contradictoires provenant d'un management largement déboussolé par son niveau de vie et sa méconnaissance du terrain. Par ailleurs, il avait officié trop longtemps dans un métier différent et avait incorrectement interprété le mot « gestion ». Il a donc sauté sur l'occasion pour démontrer à

quel point L'Ensemble du travail avait insensiblement été déplacé sur les mêmes personnes, en exigeant de son directeur qualité un état des lieux complet et sans concession du processus achat. Monsieur Balmin, le directeur qualité de la business unit, savait qu'il ne disposait pas de la crédibilité nécessaire en interne pour cet état des lieux. Nul ne racontait jamais la vérité à son équipe, que tous les opérationnels estimaient constituée de ratés ou de fainéants. Il a donc rédigé un rapport d'où ressortait que le processus achats avait déjà été largement audité dans les dix années précédentes, et que d'ailleurs un plan d'actions d'amélioration était en cours ; il était donc beaucoup plus pertinent de profiter de cet engagement de la direction pour auditer bien salement les moyens généraux, qui travaillaient dans le mépris total de toute notion de processus et à qui une piqûre de rappel ne ferait pas de mal. Qu'enfin, puisque ce processus ne relevait pas du core business, il fallait impérativement avoir recours à un auditeur indépendant. Krug, auditeur indépendant de son état, a donc inspecté les faux plafonds et l'accès aux photocopieurs pendant une semaine. Les trois chargés des moyens généraux, pétrifiés par l'idée d'être audités, se sont suicidés la veille de la réunion de restitution. Lors de la réunion, Krug leur a rendu longuement hommage, a passé sous silence quelques points polémiques, et a mis au jour une bonne pratique, un point d'amélioration et un écart. La bonne pratique était liée au fait qu'un nouvel embauché lui avait obligeamment indiqué son chemin. Le point d'amélioration tenait au fait que L'Entreprise ne semblait pas avoir compris que la voie du futur résidait dans un tout autre métier que le sien. L'écart, enfin, signalait la présence d'un sans-domicile-fixe répondant au nom de Monsieur Charbon, ou quelque chose comme ça, dans une alcôve de photocopieurs, rendant leur utilisation difficile au quotidien.

Il a ensuite chaleureusement remercié les participants et envoyé son rapport à Monsieur Victor, qui a décidé de prendre quelques jours de vacances.

Vues du laboratoire

Monsieur Victor s'est enfermé, tout à son hobby. Une petite cabane en longueur, aux fenêtres couvertes de papier huilé, sur pilotis. Construction parasismique, les salles de travail en dépression au cas où un virus voudrait s'échapper. Le papier huilé, aspiré à l'intérieur, faisait des conques de nacre sur la façade. On y fait des expériences pointues pointues, ne prendre aucun risque. Pensons aux riverains. Pensons aux générations futures.

Suant sur ses livres d'anatomie, faisant des essais : électrocution de grenouilles, blattes robotisées, des membres de souris partout, le pied crissait au sol. Odeur de soude, fumées colorées, de temps en temps Cléante venait ouvrir les fenêtres.

Il était impossible de distinguer ce qui, là-dedans, était vivant de ce qui ne l'était pas. Vertige. On n'osait prendre une chaise. Monsieur Victor lui-même semblait introuvable dans ce capharnaüm. Il apparaissait entre deux dépouilles, riant nerveusement ou se frottait les mains, puis entrait dans le carrelage couvert de choses horribles et inouïes comme on entre dans L'Eau d'une piscine.

Il réapparaissait plus tard, les cheveux extraordinairement décoiffés, devant des tableaux noirs couverts de formules de chimie organique. Ou bien, l'air plein de mélancolie, il prenait par la main une ribambelle d'expérimentations ratées - de petites files d'êtres contournés, aux têtes affreuses, galopant sur leurs courtes jambes en se tenant par le petit doigt - et les menait à la cave faire L'Expérience d'un bain de soude.

Les temps héroïques où l'on se chauffait au bec bunsen ! Les fumées partout ; en trois ou quatre endroits, elles mêlaient leurs couleurs dans les tourbillons frénétiques des hottes aspirantes. Ce que les savants fous connaissent de plus spectaculaire en matière de boîte de nuit.

Et elle n'était pas sans effet, la demi-pénombre des fumerolles qu'éclairait le peu de lumière filtrant par le papier huilé. A vrai dire Monsieur Victor ne savait qu'une fois sur deux ce qu'il était en train de faire, penché sur une tartes de pattes de loutre, ou sur un daim rempli de résistances et de cartes électroniques, à certaines heures il ne voyait pas au-delà de ses coudes. Aussi le daim n'est-il pas du tout un daim mais plutôt autre chose. Sérendipité que chérissent les savants ! Comment monsieur Victor aurait-il tenu si longtemps si ce fameux daim, revenons-y, ne s'était révélé être une chimère survitaminée d'huître et d'ours, dans laquelle une guirlande de reins filtrait des litres de café ?

On voyait dans cette poix palpiter des formes : grêles en doigts aux articulations nombreuses, pulsatiles et douloureuses, se rétractant au moindre frôlement, avec des peaux fines ; en solides colonnes vertébrales, plantées dans le sol ou le mur d'où sort la première et épaisse vertèbre, cambrées, prêtes à claquer dans l'air. Autour, des grappes d'organes pleins de gaz ou d'humeurs, gonflés ou flaccides, thorax, vésicules, spasmes, respirations.

Des canaux couraient d'un endroit à l'autre, il y coulait des choses comme du sang ou de la lymphe, et l'on ne savait jamais vraiment ce qui était individu ; d'ailleurs ce brouillard qui recouvrait L'Ensemble du laboratoire, comme une peau translucide, confirmait que on se promenait devant un écorché de poulpe aux cent cœurs et cent poumons.

A votre place je me trouverais plutôt une gentille femme avec des guibolles qui marchent, a dit Cléante. Vous ne comprenez rien de rien, a dit Monsieur Victor. Il faut battre le corps. Le corps ne doit pas décider. Allez donc créer dehors : faites-moi quelques torrents et

des animaux à cornes. Et vous irez au pré aux corps, me chercher une nouvelle paire de jambes.

Action managériale

Au matin Monsieur Victor est passé à l'action pour rétablir Monsieur Charbin dans ses fonctions. La méthode d'action était simple : action, action. (la deuxième fois, mécaniquement)

Monsieur Victor a publié un nouvel organigramme, donnant à chacun des responsabilités aux noms nouveaux et aux saveurs nouvelles, et sans rapport avec rien. Monsieur Charbin était absent de cet organigramme, car Monsieur Victor était fin stratège. Monsieur Victor a convoqué certaines réunions à des heures peu banales, qu'il a ensuite annulé à la dernière minute sans prévenir personne. À la suite de quoi il a commandé un audit général.

Alors que cent auditeurs quadrillaient les couloirs, Monsieur Victor a parcouru les bureaux en déposant des post-its réclamant, pour la veille, des choses inventées.

Tout a coulé de source ensuite : demander des mémos aux sujets inappropriés et les diffuser ensuite, pour action, aux mauvaises personnes. Récuser les mémos a posteriori ; demander des planifications permettant de suivre des tâches futures à la minute, puis muter aléatoirement les équipes ; organiser la mobilité des compétences ; légitimer la fiction ; structurer l'inégalité ; permettre le pire, le récompenser, lui faire de la place.

Dans ces moments-là ils devenaient dévoués. Mais l'action dissipée hoquetait et se tenait alors dans tous les lieux possibles. Un geste débutant dans l'aile nord au troisième étage se terminait au premier

étage et dans l'aile sud-ouest. Les deux mains d'une poignée se situaient pour l'une dans un amphithéâtre vide et pour l'autre sous la surface repeinte du mur des toilettes, dans le local syndical.

C'était un nouveau tour d'esprit à prendre pour tous.

Le côté positif de tout cela était que les événements se déroulaient conformément à ce que le souvenir permettrait de reconstituer quelques années plus tard.

Les gencives étaient plâtrées de poudre d'anxiolytique. Les yeux injectés de sang. Dans les gestes, plus brusques, on voyait réapparaître des éléments de danse guerrière, ou les spasmes brutaux d'évitement des coups.

Le stress montait encore. Certains faisaient l'amour furieusement dans les toilettes, comme des bêtes à sang froid sous la trajectoire fumante d'un vaste météore. Un peu plus tard deux collègues pourtant très proches se sont entrecrucifiés à coups d'agrafeuse.

Il faudrait des ours, a dit Monsieur Victor.

Deuxième essai des jambes

La femme-buffet s'est mise à marcher maladroitement dans la clairière. Monsieur Victor, ravi, sautillait derrière elle - accident toujours possible. Fils-qui-le-hait était dégoûté : jamais de sa vie il n'avait vu sa mère inélégante. Ni autonome.

La femme-buffet a pris un peu d'assurance et s'est éloignée vers des zones habitées. On lui a fait la remarque que les jambes n'allaient pas. Étaient-elles trop petites ? Trop rapprochées ? Les enfants lui jetaient des cailloux et la traitaient de chimère. Cléante, qui avait créé les cailloux sur son ordre, regardait Monsieur Victor d'un air désapprobateur.

Fureur de Fils-qui-le-hait, veut arracher les jambes de sa mère. Catastrophe maximale. Pour chaque enfant qui rit, Monsieur Victor tue celui qui se trouve à sa droite, et les deux derrière eux. C'est ainsi que depuis les automobilistes vont seuls dans leurs voitures.

Nouvelles actions managériales

Les premières actions managériales de Monsieur Victor commençaient à faire effet. Mais inévitablement la pression a fini par retomber, et monsieur Victor a convoqué un séminaire. Rapport attendu à 18h. Informations, décisions, risques, actions. Selon la charte. Puis il est entré dans la salle de réunion à l'improviste à 14h, et il a pris la parole pour dire à quel point il était fier de ses équipes.

Comme il regrettait le temps où lui-même était au bas de l'échelle. Car après tout c'était bien eux qui créaient de la valeur. Alors que lui. Parasite, tout au plus. Non ne dites rien. Je suis un mal nécessaire.

Mais nécessaire tout de même. Ha ha.

Je la regrette, cette vie. Comme c'était bien, avant ! Le goût du travail accompli ! Les charrettes ! Les perruques ! Quel vocabulaire chatoyant que celui de L'Entreprise ! L'inter-contrat ! Les congés sans solde ! Les plans de sauvegarde de L'Emploi ! On en a parcouru, du chemin. Mais ça ne se fait pas sans sacrifices. La douleur d'avoir vu les amis abandonner sur la route ? car la route est dure jusqu'au sommet. En plus il n'y a pas de place pour tout le monde. Ha ha. Et on se sent si seul, tout en haut, l'air est si fin et ne pèse rien. On léviterait presque. Il est bon de sentir sous ses pieds le sol vibrer de l'action conjuguée de tous les petits nains industriels. De sentir toute la montagne sous mes pieds qui se transforme en or, le craquement des filons qu'on détache de la pierre. De vous sentir, suant et ahanant, jour et nuit, sans barguigner, pour une modeste paye,

creuser ma montagne à coups de pioche, dans le noir, comme des vers.

C'est mon ancre, savez-vous. Car il est bon de ne pas perdre contact avec la réalité. Tant l'ont perdue. Moi pas. Car j'aime la réalité. La mienne, dure, sans repos, et où des décisions immenses se prennent au quart de seconde. La vôtre, plus facile, la famille le travail, dans l'ignorance des fils qui vous tiennent. Mes petits chatons. Mes petits poussins.

Il est parti à 17h55 en tapotant frénétiquement sur son téléphone portable.

A 18h05, le rapport n'était pas sur son bureau.

Qu'est-ce que cela voulait dire.

C'est quoi ce séminaire, pas de rapport en fin de journée, vous vous êtes crus en colonie de vacances. Vous croyez tout de même pas qu'on vous paye à vous branler les uns les autres en réunion. Que l'on crucifie Monsieur Carmin et Monsieur Ephrème. Là tout de suite. Avec leurs belles robes. Sur les cloisons mobiles. Interdiction de décrocher, c'est comme un planning en plus visuel.

Révélation du mouvement, inutilité des jambes

Un matin, monsieur Victor s'est promené dans le pré aux corps. Le paysage autour de lui se déplaçait, et le froid lui ôtait la sensation qu'il bougeait les jambes. Première épiphanie.

Au détour d'un sentier, il a vu un cadavre au manteau lisse de crasse, glissant sur la pente, dans la boue. Il l'a suivi à distance, et le corps s'est arrêté contre un rocher. Monsieur Victor a mesuré la distance. Pas mal pour un cadavre ! Combien en aurait-il parcouru s'il avait été animé ! Voilà qui changeait singulièrement la donne. Glisser : mieux que des jambes. Seconde épiphanie.

Monsieur Victor a couru dans son laboratoire. Il a poussé sous son crayon l'image d'une voiturette. Mieux que le manteau gluant où se tord l'asticot : la roue. Si l'on a des bras, on pousse avec une perche, ainsi l'on évite les rochers. Et l'on va plus loin.

Cependant avec une perche dans les bras, on perd l'usage de ses bras. Ainsi, de cule de jatte, la femme-buffet deviendrait manchote. Poubelle donc. Il faut recommencer.

Plus tard Monsieur Victor a fait un nouveau dessin : derrière la petite caisse à roulettes, un cheval. Ou un poney, ou un chien (limites du dessin). Ne marche pas. Poubelle.

Nouveau dessin : le cheval devant la caisse. Ou le chien. N'importe. Poubelle.

Nouveau dessin : les mêmes, plus des rênes, plus un cocher. Plus un petit sac pour le crottin. Monsieur Victor s'est calé dans son fauteuil avec un petit verre de liqueur.

Il faut benchmarker, dit Monsieur Victor. Il va chercher des cadavres au pré au corps, et il les fout dans ses caisses à roulettes ; d'autres sans rien, dans le sens de la pente, d'autres perpendiculairement, afin qu'ils roulent sur eux-mêmes. Monsieur Victor est rejoint par Cléante, qui l'aide à maintenir tout le monde en place sur la ligne de départ. Les cadavres sont très difficiles à tenir (pires que des gosses). Monsieur Victor est en nage.

Finalement on donne le top départ. Quelques corps glissent et roulent. Une des caisses, version patins, commence correctement sa course, puis vire de bord et percute quelques cadavres glisseurs, faussant le résultat. On réessaie, Cléante et Monsieur Victor ne cessent d'aller et venir pour remettre tout le monde en ordre, la boue est pleine de trous de pas, et de plus en plus collante. Bientôt les caisses sont embourbées. Les poneys enfoncés dans la glaise poussent des hennissements à rendre fou. Les chiens de traîneau les dévorent ensuite, car on est là depuis l'aube, tout le monde a faim (sauf les cadavres).

On finit par se dire après tout que ces véhicules sont plutôt faits pour du plat en dur. Monsieur Victor allume un feu de poney pour fondre du goudron, et part bitumer la vallée.

On n'apprend rien sans erreurs. La dernière version connue du dessin montre un système d'attelage très sophistiqué, bricole et palonnier, et aussi lanternes, clochettes, ensemble hyper surchargé. Jamais réalisé à notre connaissance. La figure de proue est à l'image de Monsieur Victor.

Éléments d'explications concernant la création

Un matin, Monsieur Victor s'est dit : je vais créer la fracture du péroné. Il n'avait pas la moindre idée de ce que ça voulait dire. Cela dit il savait au moins qu'il aurait besoin d'un corps et a eu recours au pré aux corps pour cela. On crée, ensuite il y a des ajustements. Par exemple la fracture du péroné était beaucoup plus voluptueuse à sa création.

Les corps entreposés au pré aux corps n'étaient pas à proprement parler morts. Simplement étaient-ils mis en attente par Monsieur Victor en vue d'un travail de création nécessitant des corps. A l'issue de quoi ils pourraient retrouver leurs âmes. Âmes qui, pendant ce temps, patientaient dans le bassin aux âmes.

Le désagrément était moindre que s'ils avaient été morts, même si Monsieur Victor, lorsqu'il prenait un corps et une âme pour ses besoins, utilisait le mot tuer. Il utilisait également le mot résurrection lorsque les âmes retrouvaient leurs corps, c'est dire s'il ne faut pas accorder trop d'importance aux mots dans cette histoire.

Ne pas s'inquiéter, donc de ces âmes et de ces corps. Manière de parler, dit Monsieur Victor, et il tue un bûcheron qui passe. Bon pour le service.

Au départ, Monsieur Victor parlait de bassin conscient pour désigner le bassin aux âmes, et de pré inconscient pour désigner le pré aux corps. Mais la dénomination vernaculaire l'a emporté, et Monsieur Victor, magnanime, considérait que ces braves gens avaient

bien mérité de pouvoir nommer comme ils le veulent L'Endroit où ils passent L'Essentiel de leur existence.

Parmi les projets de création utilisant des âmes, il y avait les concepts de la philosophie, par exemple, ou les navires à propulsion par la superstition.

Cependant il y a avait des inconvénients à ce système. Certaines âmes rechignaient à participer à certaines inventions, comme l'arme atomique ou la cravate. D'autres âmes restaient bloquées sur des inventions que Monsieur Victor avait fini par délaissier, pendant des siècles. Pendant ce temps leur corps se décomposait, et certaines âmes n'ont jamais retrouvé le leur.

Après un certain temps de recherche au pré aux corps, une âme croyait se reconnaître dans le premier corps pas trop abîmé qu'elle rencontrait. En partie par malice, car les âmes honnêtes réintégraient stoïquement leur corps, où manquait une jambe ou la face, et repartaient chez elles avec des rats encore accrochés aux oreilles.

Pour les projets nécessitant des corps : la loi d'Archimède, la cuisine et la fracture du péroné, eh bien ça ne s'est pas inventé tout seul. Monsieur Victor n'a pas chômé, quoi qu'on ait pu en dire par la suite. Certains habitants étaient mobilisés corps et âme pour les créations les plus ambitieuses, comme par exemple la sensation qu'on a parfois en observant sa main pendre au bout de son bras, comme un corps étranger.

La promenade en calèche

La femme-buffet s'est déplacée en calèche. Plus précisément : elle est allée montrer plus loin qu'elle était infirme. Pendant l'après-midi, de nouveaux enfants l'ont poursuivie pour lui lancer des cailloux.

Dans ce nuage de pierres volantes et d'enfants laids, on a vu apparaître des passants avisés. Les passants avisés ramassaient les cailloux, et les vendaient aux enfants en les empêchant d'en ramasser eux-mêmes. C'est ainsi que le commerce a été créé. C'est également ainsi que quelque chose a été créé pour la première fois sans monsieur Victor. Il s'agissait donc d'une amorce de déclin que l'historiographe se devait de préciser.

Cependant le visage tuméfié de la femme-buffet laissait échapper quelques dents. Or bientôt les enfants n'ont plus pu trouver d'argent de poche pour payer les cailloux et ils sont rentrés à la maison, où leurs mères projetaient de les perdre dans la forêt. Les passants avisés ont remarqué que les pères revenaient du travail avec leur paye en poche.

Un passant avisé a demandé à la femme-buffet de se déshabiller. Et les pères préféraient voir cela que jeter des pierres. Masquez tout de même votre visage, a dit le passant avisé. Personne n'a envie de voir des lèvres fendues et un œil qui pend.

Désordres

Cependant des événements curieux se produisaient. Quelque chose cloche quelque part, a dit Monsieur Victor. Il lui semblait que dans son dos on pariait sur son affaiblissement. Tout au moins on parlait de choses de façon à ce qu'il n'entendît pas.

Et de fait, il s'affaiblissait. Il avait des courbatures, et son œil gauche semblait moins y voir. Il se sentait souvent fatigué. Le matin il restait assis au bord de son lit, la bouche ouverte et l'air idiot.

Il vous faut une petite purge, a dit le docteur-en-peau.

Ahah, a dit Monsieur Victor. Vous savez me parler.

Plus tard Monsieur Victor s'est promené dans les open-spaces pacifiés, où chacun semblait revenu à de saines préoccupations, ainsi qu'au respect et à la discrétion. Des schismatiques, décimés, on n'avait pas laissé un poil de cul dont on eût pu faire une relique, aussi n'étaient-ils pas devenu des martyrs, et leurs courants étaient-ils tombés dans l'oubli.

Les religions habituelles étaient revenues en grâce juste à temps pour la grande Théophanie de juillet, où les chamanes du Tas de stabilos faisaient sniffer de la colle à tout l'étage, afin qu'apparussent dans la fumée des fantômes fuyants parmi lesquels le grand dieu du tas de stabilos.

Le grand dieu est apparu diminué. Son costume était pauvre et ne faisait illusion que parce qu'on avait sniffé à s'encoller les cordes vocales. Il marchait avec difficulté, comme roué de coups. Il a fait un signe d'entente à Monsieur Victor. Lorsque Monsieur Victor est allé rejoindre le dieu des stabilos dans sa loge, il l'a trouvé les yeux

révulsés, les membres déjà raides, le corps atrocement surligné. Tout semblait donc revenu à la normale, et l'on pouvait clore la Grande Théophanie par un cortège coloré de bûcherons habillés de papiers de couleur.

Cependant Monsieur Victor a trouvé, dans les poches du dieu des stabilos, un petit carnet dans lequel étaient des mots inquiétants. Ça faisait comme ça : ComplotComplotComplotComplotComplotComplotComplotComplotComplotComplotComplotComplotComplotComplotComplot (jusqu'à la fin du carnet) Alors ça c'est pas banal, s'est dit Monsieur Victor. Ça sent le complot.

Monsieur Victor est passé voir l'équipe de Monsieur Charbin, lequel était introuvable. L'équipe était très propre sur elle et semblait disciplinée. On courbait l'échine avec grâce et naturel.

Et peut-être avec un peu d'ironie ?

Monsieur Victor a commencé à trouver des signes révélateurs en plusieurs endroits. Il y avait des graffitis minuscules dans les toilettes : une seule lettre, ou deux, gravées sur le joint entre deux carreaux, ou sur le montant de la porte. Des photocopieurs toujours en panne. Des portes où tout le monde semblait renverser son café, où la moquette tachée semblait dessiner un visage. Certains ascenseurs qui semblaient être retenus longtemps à un étage, mais que personne ne prenait. D'autres ascenseurs qui semblaient ne jamais vouloir s'arrêter à certains étages. Des badgeuses réticentes. Des sorties de secours près desquelles flottait une odeur de banane. Des extincteurs nomades. Des salles de réunion sans épaisseur. Des escaliers à sens unique. Des sols à plusieurs faces. Des places de parking paradoxales.

Il a constaté que son portrait, dans le bureau de madame Brü, se troublait. Les traits étaient inchangés, et cependant Monsieur Victor ne se reconnaissait pas. Un autre visage poussait sous le sien, comme une tumeur. Madame Brü faisait mine de n'y rien voir de particulier.

Pendant ce temps Monsieur Charbin a envoyé un courrier de remerciements à Monsieur Victor : il a recouvré son autorité, tout

est réglé, merci tant et tant. Monsieur Victor est allé au bureau de Monsieur Charbin, pour enfin voir son visage.

C'est bien ce que je pensais, a dit Monsieur Victor.

Il n'a pris aucun risque inutile.

élégances

Monsieur Victor ne prenait pas à la légère ses échecs. Mais il faut reconnaître qu'il en apprenait tous les jours au sujet des jambes. Par exemple, outre leur fonction locomotive, elles devaient donner de leur porteur une image complète, cohérente et satisfaisante.

Il a longuement observé les statues. Il a observé également son propre corps. On l'a vu mesurer les proportions, et acheter des dizaines de ces petits mannequins de bois dont les peintres se servaient pour étudier l'anatomie. S'en servent-ils toujours ?

Pendant des semaines il a fabriqué des chimères de bois à partir de ses mannequins. Assez fier, il a constaté que les mannequins recomposés étaient absolument identiques aux mannequins laissés intacts. Cependant :

1 tous les mannequins étant identiques, on avait beau jeu d'obtenir de bons résultats

2 de toute façon le mannequin était un modèle trop réducteur. De fait, lorsque Monsieur Victor a commencé à expérimenter sur du mou, les choses se sont mises à se compliquer.

Parce que ces morceaux provenaient de différents corps humains, donc similaires, l'œil voyait d'autant plus les faux raccords : proportions incompatibles, changements de couleurs de peaux, jointures trop visibles, tout crevait l'œil. Ainsi est-on plus choqué par un œil qui louche, dans le bus, que par un centaure, dans les livres.

Monsieur Victor a insisté, mais il fallait se rendre à l'évidence : cette homme avait une tête bien trop petite pour le corps de cet

autre homme. D'ailleurs il était bien surprenant que l'on ne L'Eût point vu avant de la lui couper.

Bref : une solution possible : Monsieur Victor a pris directement d'autres genres de jambes : carrément la discontinuité. C'est ainsi que fut inventée la post-modernité.

Un nouveau champ d'expérimentations s'ouvrait à Monsieur Victor. Le marchand de mannequins avait aussi des chevaux. On voit où Monsieur Victor voulait en venir. Mais il n'avait pas l'habitude de s'arrêter de penser en chemin, et justement un taxidermiste venait d'ouvrir boutique. Réalisations si élégantes de la Nature ! Le cheval, donc, par exemple. Et le serpent, n'a-t-il pas la démarche plus souple ? Et la lionne, plus dense ? La murène, plus vive ? Et L'Escargot, qui peut aller aux murs ?

Et la mouche, qui peut aller au plafond ?

Nouvel essai, nouvel échec.

Fureur à nouveau de Fils-qui-le-hait.

Nouveaux désordres

La situation est rapidement devenue incontrôlable dans les bureaux. Rien n'y a fait. Monsieur Victor a nommé un responsable technique, un responsable d'activité, un responsable de la production, un responsable de la qualité, un responsable des budgets, un responsable des délais, un responsable des ressources, un responsable de la conformité réglementaire, un responsable du commerce, un responsable des achats, un responsable des finances.

Il a créé un comité des rémunérations, dont les membres anonymes avaient l'obligation de juger selon des critères opaques et mouvants. [le jargon manque à l'historiographe] Monsieur Victor tuait beaucoup, mais en ce temps-là ça n'était pas très grave. Aucun mécontentement n'était visible, mais tous agissaient de plus en plus bizarrement.

Ils ont un plan, se disait Monsieur Victor.

On n'a pas l'impression que vous voulez réellement régler ces problèmes, a dit Cléante. Que voulez-vous dire? A dit Monsieur Victor. Des salariés venaient s'immoler autour du bureau de Monsieur Victor.

Les plaintes, pour certains, d'autres restaient muets et l'on n'entendait alors que la poudre et le claquement des cordes Les corps partant comme des flaques en l'air, sur le chemin des flammes, dans une purée globuleuse. Cette cruauté est-elle bien nécessaire? A dit Cléante. Que voulez-vous dire? A dit Monsieur Victor.

Monsieur Victor avait l'air gêné.

Monsieur Victor avait défini un tableau de bord qui lui permettait de suivre l'avancée de son projet. Reprise en main commando. Certains Messieurs parcouraient L'Entreprise et transmettaient ses ordres, chiffrèrent les résultats, consolidaient, faisaient leurs rapports. C'est quoi ces mecs, a dit Cléante. Un peu de respect pour la Task force, a répondu l'un. Après ils ont comparé leurs cravates.

Vous savez que tous ces chiffres sont faux, non, dit Cléante. Ah mais je vous interdit de dire ça, a dit Monsieur Victor. C'est un système. Bien sûr il faut ajuster, mais ça s'améliore continûment. Où irions-nous s'il fallait tout casser. Mais, a dit Cléante. Non mais là on maîtrise, a dit Monsieur Victor. Et de quoi vous mêlez-vous. D'ailleurs.

Cléante a ouvert la bouche, mais rien n'est sorti.

A la limite je veux bien commander un audit, a dit Monsieur Victor. Moi, moi, disaient les types de la Task force, en sautillant sur place.

Toi et toi, a dit Monsieur Victor.

Tout ça marche comme sur des roulettes, a dit Monsieur Victor. Tandis qu'un salarié se jetait sur lui, couvert de phosphore incandescent, la bouche débordant de pilules, il a fait un pas de côté. Son regard avait un voile que depuis ont adopté ceux qui, les poches pleines, croisent de ces mendiants qui en font des tonnes.

Mort de la femme-buffet

Pour la marche, rien ne vaut l'araignée. Tout est à la portée d'une de ses jambes. Araignée arpenteuse! Monsieur Victor est retourné à ses cornues, où bout le cytoplasme. Nouvelles expériences. Cela puait; Cléante ne venait plus ouvrir les fenêtres, car il était mort.

Monsieur Victor rêvassait dans la fumée d'ADN : la femme-buffet, sur ses longues pattes, traversant ruisseaux et routes. Les pattes s'allongent encore : la voilà un pied sur la montagne, un autre sur la plage. Un autre se trempe dans les abysses. Elle grandit encore dans son rêve, son corps s'amenuise au loin, faucheuse. On la voit, une patte sur chaque continent, devenir finalement rose des vents, écrasée d'une main par le cartographe. C'est ainsi qu'a été tuée la femme-buffet.

Monsieur Victor contre les êtres-à-plusieurs-couches

Un matin il est devenu très clair que les désordres atteignaient L'Entourage proche de Monsieur Victor. On n'a jamais vraiment su comment cela s'était produit, mais le paysage s'est mis à sécréter des monstres. Tout était pourtant tout à fait sous contrôle.

Plusieurs monstres sont venus très près de Monsieur Victor, avec des poses menaçantes. Danger : nul. Mais quelle horreur : on avait cru possible de menacer Monsieur Victor ! A quoi nous mène le désordre.

Parmi les monstres se trouvait une grande Langue de langues de langues. Sa surface était parcourue de vagues quand se mouvaient les langues de langues. Ces langues de langues se hérissaient des langues qui s'agitaient et tournaient sur elles-mêmes. Le tout avait une couleur changeante et pas d'yeux. Monsieur Victor en a fait des cauchemars dans les nuits qui ont suivi.

Parmi les monstres il y avait les végétatifs, les gastronomes et les êtres-à-plusieurs-couches.

Les êtres-à-plusieurs-couches se sont manifestés en premier : on entrain dedans en entrant dans une couche (par accident). Sur les frontières ténues : en sortant de sa salle de bains, en allant au travail, sur un faux mouvement pendant une partie de tennis. Sur la ligne du trottoir, ou quand la main passe de la peau de la nuque à celle du cou.

Une fois qu'on était entré dedans, plus moyen d'en sortir. On se débattait tant qu'on pouvait, et pour tout bénéfice, on entrait dans une couche encore plus profonde. De là, L'Extérieur vous apparaissait de plus en plus lointain, assombri ou atténué, parcouru de marbrures ou de figures de diffraction. Les couleurs changeaient, les sons parvenaient plus mollement. Vous restiez visible, cela dit.

Par moment l'échancrure de la couche laissait réapparaître le buste d'un de ces prisonniers, ça et là dans la ville. Après un bref instant, il disparaissait à nouveau. A cette occasion, certains prisonniers transmettaient des messages à leurs familles : ceux-là étaient piégés dans les couches supérieures, et on les voyait presque tout entiers. D'autres étaient plus discrets, et d'autres, enfin, totalement absents. Une face étale et bienheureuse : ils ignoraient la foule où ils étaient apparus ; Si l'on tentait de les brusquer, ils faisaient le geste de se retourner, comme dans le sommeil, et restaient silencieux.

Les autres monstres, végétatifs ou gastronomes, étaient un peu différents. Quoi qu'il en soit, les habitants commençaient à mettre en cause Monsieur Victor. Pourquoi n'intervenait-il pas ?

La vérité était que ça l'intéressait. Il n'avait pas eu l'idée lui-même, et il trouvait ça intéressant. Mais il ne pouvait pas le dire aux habitants. Au lieu de quoi il a commencé à discuter et très vite, s'embrouillant dans ses explications, tâchant de les convaincre que ce n'était pas faiblesse de sa part, s'épuisait.

Puis il a arrêté. Pourquoi chercher à avoir raison quand on a déjà le pouvoir ?

Monsieur Victor a finalement exterminé les monstres avec une grande brutalité, ainsi qu'on le faisait en ces temps héroïques.

Ceux qui étaient dans les êtres-à-plusieurs-couches, on ne les a jamais retrouvés. Mais il était très facile, à l'époque, de retrouver qui un mari, qui une femme ou un fils, ou une mère.

Mort de Monsieur Victor

Monsieur Victor s'est rendu au pré aux corps pour retrouver la femme-buffet et lui demander pardon au sujet de l'accident. Il a fouillé les alentours, et des étages de corps glissaient et L'Ensevelissaient, pas de femme-buffet.

Il est allé voir Fils-qui-le-hait, qui était en communication avec L'Esprit de sa mère. Elle est à L'Endroit où sont les morts, a dit Fils-qui-le-hait, et Monsieur Victor y est allé, mais il ne l'a pas trouvée.

Fils-qui-le-hait lui a encore donné d'autres coordonnées toutes aussi fausses. Monsieur Victor aboutissait généralement dans une cave pleine de merde, ou pile sur un gros fruit pourri qui éclatait sous son pied et l'éclaboussait jusqu'à la tête.

Tu peux bien courir un peu, après ce que tu as fait, a dit Fils-qui-le-hait. C'est un mauvais procès, a dit Monsieur Victor. J'ai toujours tenté d'améliorer son sort, comme celui de tout le monde. Personne ne t'a rien demandé, a dit Fils-qui-le-hait. Si ta mère pouvait parler, elle te dirait de te comporter un peu mieux avec moi, a dit Monsieur Victor. Elle me parle tout le temps, a dit Fils-qui-le-hait, mais là c'est moi qui parle.

Enfin : Elle est dans les tuyaux du ciel, a dit Fils-qui-le-hait, et Monsieur Victor y est allé.

Monsieur Victor a constaté que L'Eau du ciel commençait à nouveau à croupir. Il marchait le long de L'Eau, sur des digues molles. Les marais salants s'étendaient beaucoup plus loin que dans son souvenir. Mais son souvenir était lui-même lointain. Plus précisément

les marais semblaient naître dans son souvenir et venir jusqu'ici. On ne pouvait pas en faire le tour avec ce genre de jambes.

Comment avons-nous fait pour assainir tout ça avec de simples houlettes, des pelles et des seaux ? Est-ce que nos gestes étaient plus longs, ou bien est-ce que tout s'éclate et devient avec le temps plus difficile à atteindre ? Se demandait, sans humour, Monsieur Victor.

Il a enfin entendu la voix de la femme-buffet. Elle lui a parlé un peu. Pourquoi ne puis-je pas te voir ? A dit Monsieur Victor. Tu ne pourras me voir que si tu meurs aussi, a dit la femme-buffet, et Monsieur Victor est redescendu sur terre, et s'est tué. Ensuite il est retourné dans les tuyaux du ciel mais la femme-buffet n'y était plus.

Une piqûre de guêpe sur un visage en pleurs

La pluie a commencé à tomber sur le visage de monsieur Victor. Monsieur Victor a dit à Cléante : tout est désormais correctement créé. Le ton était un peu inquiétant. Cléante a cherché des yeux la ficelle des eaux du ciel, mais c'était de la vraie pluie et pas un déluge. Je peux passer la main. j'ai terminé, a dit Monsieur Victor.

Dépression passagère ?

Monsieur Victor ne passait en réalité à la main à personne. Il ar-rêtait, point. Cléante s'attendait à ce que monsieur Victor le désigne comme son successeur, mais monsieur Victor n'y pensait même pas. Il parcourait tous les lieux et les regardait avec un air de dernière fois, qui est l'air des enfants qui apprennent par cœur.

Les montagnes sont assez hautes, dit monsieur Victor. les plantes et les animaux pullulent, les hommes ont à manger, nous avons bien travaillé.

Aucune félicitation ne se faisait entendre, le vent s'est ajouté à la pluie. Cléante a ouvert un parapluie au-dessus de Monsieur Victor, qui s'est écarté.

Cléante se disait que tout n'était pas à si bien fait que cela. Il n'a rien dit à monsieur Victor. Cléante a pensé dire à Monsieur Victor qu'il fallait arranger ceci ou cela, mais il n'a finalement rien dit.

Monsieur Victor est passé sous les tuyaux du ciel qui recom-mençaient à fuir. Il n'a rien vu. Il a marché sur les courriers que

lui envoyaient d'autres Monsieur Charbin. Les lettres l'informaient que la situation se dégradait de jour en jour, d'heure en heure, que bientôt on ne pourrait plus contenir la catastrophe. Monsieur Victor était de toute façon persuadé qu'il n'y avait pas de catastrophe particulière. Sur ce point au moins, il avait raison.

J'ai terminé, dit Monsieur Victor. Les champs sont verts, les nuits succèdent aux jours, les saisons se suivent avec harmonie, tout est bien en place, j'ai terminé.

C'est terminé.

Matin du troisième jour

Vu du ciel, le velours de la forêt dense.

Au-dessus, des feuilles. Entre les troncs, des feuilles. L'air qui entre est vite comprimé, accélère en sifflant dans le peu d'espace qu'il trouve. Au centre de la forêt l'air ne circule plus que fil sur fil à une vitesse infinie. Une touffe d'arbres était arrachée comme on carde la laine du paysage. Dans le trou large, une baleine y tiendrait allongée.

Vu du ciel, velours : à quelques endroits il semble arraché, et l'on voit le sol, presque même la terre.

Monsieur Victor s'est réveillé dans cette clairière. Sur lui pesait le gros bras de Cléante. Encore.

Une matinée sans dieux commençait, et de ce chaos il allait falloir faire quelque chose. Le temps des Hommes ! Action ! Action ! Action ! Monsieur Victor se sentait plein d'énergie, ainsi qu'on l'est souvent au réveil.

Troisième partie

Le bus

L'autocar longeait des fjords interminables que je n'eusse pas cru trouver dans la région ; le ciel bascula dans la fin d'après-midi et j'arrivai au village, où je ne devais rester que quelques jours.

Ne pouvant croire que le village fût réduit à cette seule gare routière, j'errai plusieurs heures sans pouvoir sortir d'un inextricable réseau de parkings et de cafétérias. La gare routière servait également de station-service, les gens couraient hors de leur bagnole, prenaient des brassées de poulpe séché à manger sur la route, filaient aux chiottes, parfois pas dans cet ordre, sautaient dans leurs bagnoles, repartaient à fond de train. Des chauffeurs de bus solitaires étaient posés de loin en loin, dans la brume rapide de friture. Ils serraient contre eux leur café d'un air sauvage et fumaient en silence. Les yeux figés dans le vague au-dessus du gobelet, ils ne se déplaçaient pas, et pissaient devant eux dans les buissons.

La foule semblait en guerre coloniale contre le paysage. Gueules de balles de viande à trouser des falaises, et une certaine forme d'entreprise dans les gestes. Chacun annexait sa part de la station-service, qui annexait la route, qui annexait la terre et les arbres. Mais quand ils repartaient vers les voitures, c'était comme poussés par le vent, qui les roulait dans la poussière et faisait d'eux ce qu'il voulait.

La forêt

J'explorais la forêt depuis plusieurs semaines et rien n'indiquait que je pusse aboutir un jour.

Je vis des branches brisées, crottes de bêtes, traces de bêtes, certaines inconnues. Aucune ne correspondait à celles qu'on m'avait décrites à l'auberge. Les traces, lorsqu'on les voit, ne laissent pas de place au doute (avaient-ils dit). Les traces se raréfièrent lorsque je m'éloignai des routes forestières.

J'arrivai dans les zones non domestiquées, où il n'y avait presque plus rien. Tension des troncs vibrants : diapasons pour une partition en infra-basses, dans les ombres. Le son de basses rampait entre les souches. J'entendis quelques oiseaux, aux voix tenues en notes longues, attaque nette, s'arrêtant net, tuyaux d'orgue.

La vie semblait réfugiée dans les arbres.

J'avançais difficilement entre fondrières, arbres et branches tombées. L'eau à fleur de terre était croupie, fossile. Enjamber, s'enfoncer, arêtes dures des branches ; je me fis un passage entre la gencive molle et la dent.

Le village

J'essayai de trouver l'auberge d'après le plan que j'avais étudié avant de partir. Comme toujours hors de la forêt, mon sens de l'orientation me trahit et je me perdis presque aussitôt. Le village était plus grand que je l'avais cru initialement. Il s'agissait plutôt d'un petit bourg.

L'architecture du village était banale, on y retrouvait résumé chaque village de la région. Les banques étaient les mêmes ; les boutiques, des franchises de chaînes aux couleurs toujours identiques. Chaque mur aveugle servait de support publicitaire pour des enseignes célèbres de grande distribution, chacune voulait sa part de la population – même succès relatif que les religions avant elles.

Malgré cela, le village ne ressemblait pas à n'importe quel autre ; les dénivellations et particularités du terrain affleuraient, et l'on y reconnaissait la démarche du village comme celle d'un proche.

Les rues du village m'étaient justement familières. Cependant, plutôt qu'un village véritable, elles me rappelaient un jouet auquel, enfant, j'eusse pu jouer.

Malgré l'air froid, les fenêtres étaient ouvertes ; des voix, souvent joyeuses, leurs vies invisibles de voix, dans les bruits de vaisselle et de draps qu'on secoue. Elles passèrent sur moi, et je ne sentis bientôt plus la fatigue du voyage.

Le bus

Je ne prenais le bus que pour quelques jours. Elle, en revanche, avait un truc qui lui permettait de voyager à l'œil ; Elle n'avait pas quitté le bus depuis des mois, et faisait sans cesse le tour des lacs sans compter le nombre de tours.

Le bus longeait des montagnes et des forêts, à main gauche, le lac à main droite. Lors des arrêts, elle se levait et allait ouvrir toutes les fenêtres puis retournait s'asseoir. A gauche le bruit de la circulation sur la route, à droite l'air froid et le bruit du lac. Fermez les yeux et écoutez, dit-elle. Les deux bruits se ressemblent mais ils ont une texture différente. Ça passe dans le conduit de l'oreille, puis ça s'étend. Au bout d'un moment, la peau autour de l'oreille prend la texture de ce que vous écoutez. Non ? Ensuite vous sentez comme une différence de température entre vos deux moitiés de tête, et peut-être un peu de volume aussi.

Vous sentez, dit-elle. Non.

La moitié gauche devient tiède et insensible, grumeleuse d'asphalte, dit-elle. La moitié droite va vous paraître de plus en plus froide, comme sortie du lac, et se couvre de givre. Je présente mon profil de pierre aux villes, et au lac mon profil de givre, dit-elle.

Le bus était alors garé à l'extrémité d'un parking ; au loin on voyait la station-service, dressée sur fond vert comme un avant-poste héroïque, où se pressait une foule considérable et minuscule.

La forêt

Puis, plus rien. Ne sortaient plus du sol qu'une herbe étique et grise, et des arbres qui semblaient de pierre. Plus de trace animale au sol, même pas d'insectes. La terre semblait mauvaise, pourtant tout prenait racine. Même les arbres abattus par la foudre, pourrissant dans les flaques, enfouaient des branches dans le sol. Je vis de ces arbres, à nouveau debout, soulevés de terre par deux ou trois branches en arc.

Échardes de bois, éparpillées s'assombrissant dans les flaques, se couvrant de taches noires.

Racines épaisses et dures, odeur d'hiver. Les arbres caducs étaient déjà sans feuilles : racines dans le ciel et dans le sol, ils poussaient par un point invisible du tronc. Sans ces arbres, les nuages se fussent abattus sur la terre, n'eussent laissé entre leurs plis que quelques petites poches de vie troglodyte. Ici une mauvaise pensée pour les villageois.

L'auberge

Je finis par atteindre l'auberge ; le tenancier vint à ma rencontre et me présenta à l'assemblée. Voilà l'homme qui va s'occuper des victors, dit le tenancier. Son empressement avait renversé une table, sous laquelle un vieillard sans importance restait coincé. Sur quoi tous confirmèrent, l'air grave, que les victors étaient un sacré problème.

Tellement agacé de voir déjà éventée la raison de ma venue, ça devait se voir, un des clients recula sur sa chaise. Agacement qui n'avait aucun sens, car de toute façon il allait bien falloir les interroger afin de préparer le travail. Je n'arrivai pas à savoir ce qui, réellement, m'avait mis en colère. Je dis quelques mots d'apaisement qui s'adressaient en réalité à moi seul, et que tous durent trouver incompréhensibles.

Le tenancier se balançait comme une quille. Le client qui avait reculé dit : le voyage a dû vous fatiguer. Je n'avais pas encore posé mon sac à terre.

Je tentai de lancer une discussion plus anodine et évoquai le marché aux fleurs que j'avais traversé en venant. Le marché aux fleurs n'est pas du tout sur le trajet de la gare routière, dit le tenancier, comment se fait-il que vous soyez passé par là ? Je ne pus avouer que je m'étais égaré, et ne répondis rien. Il sembla dès lors me tenir pour un fouineur.

La forêt

Tout autour, la couronne de bois sombre, à dix ou quinze mètres : la brume était moins épaisse, mais stagnait dans les trous. Je longuai des éboulis, mares blanches, lentement remuées, sous lesquelles, peut-être, il se passait quelque chose pour plus tard.

Le sol de la clairière était couvert de débris : des racines éclatées par le gel, des branches tombées. Tout s'accumulait depuis avant toujours. Rien ne circulait, pas même le vent, qui eût pu disperser ces miettes. Les débris s'enchevêtraient en un large nid, étalé entre les arbres et qui montait jusqu'à la taille, pour un animal absent. J'entrai dans la clairière et me fis un chemin sans efforts à travers le réseau de débris, qui s'effondrait en poussière contre moi. Je fus bientôt couvert de cette farine et me fondis dans les branches comme une chenille dans son cocon grisâtre.

Je trouvai une zone plus dégagée. Accroupi ; posai mon sac et en sortis des instruments. J'assemblai dans un arbre des bâtons, et des toiles qu'une corde tendait entre deux poulies. Cet endroit était aussi bon qu'un autre. Je tirais sur les cordages et l'assemblage de toile et de bois s'agitait, chuintait, grinçait ; et d'autres bruits, comme des rires étouffés. Je me trouvai grotesque. Mon misérable piège, comme un pou de bois mort dans une fourrure de bois mort. A quoi bon.

Il y avait aussi une odeur.

Le maire

La ville a dû vous paraître éteinte, dit un type. Sa peau cireuse s'amassait en paquets autour de la bouche. Tout était tellement vivant il y a quelques années ! Les euh – travailleurs couraient dans tous les sens comme desEuh [la main pendante, doigts fouettant l'air comme des jambes] Et ils n'avaient pas peur du travailAh ça un plat de lentilles et [mima un fouet]

*schlack*Ahaheu [geste du fouet interrompu, se tourna le poignet comme pour en secouer l'arthrose]

Et avec ça, on n'avait pas toute cette agressivité qu'ont les – euh personnes défavorisées si vous me passez l'expression. Et maintenant ! La *jalou* [bouche en cul de poule sur le *ou*]sie dit-il voilà le Poison [poing serré]

Ils vous rayent la voiture ! Et les commerces, et les industries qui périclitent. Les *Salaires* qu'ils demandent ! [mima le rire en tournant le buste à droite et à gauche] Nous ne sommes plus que l'ombre de nous-mêmes. Du jour où les victors ont commencé à s'installer dans la forêt, nous avons commencé à perdre desEuh personnes quotidiennement. Il a fallu les loger en ville ! Dans du dur, et alors là pardon. [la main essuya un pare-brise imaginaire] Plus rien n'a été pareil.

Je parle au nom de tous en vous souhaitant bonne chance ; nous avons hâte de redevenir un village gai et plein d'esprit d'entreprise.

Il partit et nous salua tous ensemble par un mouvement du bras.

La forêt

Sur un talus, un taillis encore vert, qui ressemblait à des renouées, je m’y cachai. Un peu à distance.

Sous moi le sol se délitait comme de la chair trop cuite, mêlée de sable. Dedans, un lacs de bois contourné. Les racines s’étendaient à fleur de sol, sur la pierre. Toutes liées, se parasitant mutuellement, un seul arbre poussant des troncs et des branches, dessous comme en hauteur : dentelle de bois allant toujours s’étendant. On aurait pu déplacer toute la forêt d’un bloc, et peut-être se déplaçait-elle.

D’ailleurs ça n’était pas un taillis, ça poussait directement sur les racines. Jeunes arbres ? Les plantes poussaient sur les plantes. Je me souvins d’une des théories de Cléante sur les victors, selon laquelle il s’agissait de développements monstrueux d’un animal : un ours sur lequel pousseraiient des ours, sur lesquels, etc.

Durant la nuit qui suivit, je rêvai que je m’approchais d’un oiseau tombé à terre. Je le pris dans ma main, et touchai une bosse entre ses ailes qui se révéla être une seconde tête en train de pousser, enveloppée d’une couche de glu translucide. L’oiseau me frappa du bec et je le laissai échapper. Il se contorsionnait à terre, à chaque instant il semblait avoir plus de membres, d’ailes, de pattes, de becs. Enfin cette masse contournée, cette horrible grappe se précipita sur moi dans un bruit flasque, et je m’éveillai.

Le policier

Les victors, oui, on sait que ça arrive. Oui madame c'est la deuxième après la pharmacie mais on ne va pas s'empêcher de vivre pour autant. Même c'est l'inverse. Les gens, ils, comment dirais-je, croquent la vie à pleines dents, vous voyez.

Vous avez vu ces fleurs ? Vous ne les connaissez pas ? Hein ? Je parie. Non. On se gare pas ici vous savez pas lire quoi. Quoi ? Pardonnez-moi. C'est des fleurs du coin. Oui. On les fait pousser sur le flanc là, au sud. Ça s'appelle des Belles. Elles sont belles, mais le nom est moche. Elles sont belles hein ? Ça ne supporte pas le voyage, on n'en voit. Oh – attendez-moi une seconde.

Qu'est-ce que je disais ? Mais regardez un-peu-les-prix. Les prix. Les prix des Belles : c'est pas de la folie ça ? On se demande pourquoi on vend encore autre chose, ils en sont fous. Ça dure depuis douze ans. Depuis que les victors attaquent le village, les gens achètent ça comme des. Oui madame après la pharmacie. Et tout droit après. Tous les jours il y a des tentatives de vols, mais je veille. Enfin on ne peut pas non plus couvrir tout le marché.

Non, le marché de Premiers Échanges est beaucoup plus grand, mais celui-ci est le seul où on trouve des Belles. C'est local.

La forêt

Rien dans la forêt ne ressemblait à ce qu'on m'avait décrit à l'auberge. Peut-être qu'on m'avait menti. Ou ils avaient brodé par ignorance. Peut-être n'étaient-ils jamais allés dans la forêt.

Le vieux garde-chasse peut-être, on aurait pu lui faire confiance ; mais lui aussi avait raconté n'importe quoi. Il n'était sans doute jamais venu chasser si loin – d'ailleurs il n'y avait pas de bêtes. Poussés hors de la forêt par la faim la peur : les lièvres, les sangliers. S'arrêtent à la lumière, sûrs d'être sauvés, hors d'haleine. Il n'y a qu'à se baisser. Ils vous sauteraient presque tout cuits dans la besace. Chasseur de lisière.

Aucun d'eux n'était venu ici. Depuis le calme de leurs maisons fortifiées, ils faisaient des mystères de tout. Prétendaient vous aider, vous qui entriez dans la forêt, mais ils vous foutaient plutôt dans la merde. Je les maudis tous.

Les Belles

Regardez le type celui-là. Et celle-là, il en ont les yeux injectés de sang. Elle, là celle-là, elle achète un bouquet tous les jours. Elle est pétée de fric mais c'est quand même un peu indécent. Oui Non oui après la pharmacie. Oui. Oui. Bonne journée monsieur. Vous avez remarqué les vendeurs? Regardez encore. Oui, voilà. Les gestes. Lents lents. Ils se pétrifient, c'est les fleurs qui font ça.

Pétrifient. Ho Luc. Ça fait trois fois maintenant. Tu t'éloignes du stand. Là. Tu t'éloignes. Je veux pas savoir que t'as le droit. Ouais t'as le droit mon cul tu t'éloignes. Ce que tu veux ou quoi. Ouais bin ouais va parler au maire oui. Vous voyez? Lui ça fait trois fois que je le prends à essayer de voler des Belles.

Au départ ça prend la terre. Si vous faites pousser des Belles ça bouffe tout, je veux dire pas seulement les nutriments et les machins, tout. Le sol devient de la pierre en un an.

C'est une pierre bien dure.

Mais pas non plus exceptionnellement dure. Juste assez dure pour servir à rien.

La forêt

De nombreux villageois m'accompagnèrent à l'entrée de la forêt. Les hommes semblaient pour la plupart en bonne santé, bien que la plupart fussent commerçants ou simples bourgeois sédentaires. Le chemin était dur et ils ne semblaient pas fournir d'effort particulier pour gravir la côte, comme on se dégourdit les jambes après la messe. Cependant au bout d'une petite demi-heure de marche, tous étaient couverts de sueur et semblaient exténués. Ils passaient d'une main à l'autre leur pioche, leur merlin, ou leur fusil de chasse. Parfois faisaient une pause en s'appuyant dessus.

Ils parlaient sans cesse. De plus en plus essouffés, hachis de babillage. Il ne sortit bientôt plus de leurs haleines bruyantes que quelques mots isolés, volant de l'index tendu vers un arbuste ou un point de vue notable.

On entendit le clocher, déjà atténué. Les volontés pliaient. J'en vis qui se retournaient vers le village, un air sur la figure...

Les Belles

Et puis bon après ça gagne les paysans. Oui. Voilà. De la pierre, évidemment ils meurent. À la fin.

C'est-à-dire qu'ils ne peuvent plus respirer, ou alors ils ont le cœur qui s'arrête, ou alors c'est le cerveau. C'est selon où la pierre prend le plus vite. En fait la plupart meurent avant, à cause de la pierre autour.

Eh bien.

Par exemple la maison est dans les champs, alors elle prend plus vite, alors un matin vous êtes enfermé dans de la pierre, et alors bonjour pour sortir. Ou alors c'est le lit qui a pris, les couvertures. Même problème que ci-dessus. Les couvertures en pierre, ou la couette en plumes de pierre. Il y en a un : assommé par l'eau de sa douche, qui était sortie pétrifiée. Ça lui a drôlement cassé la gueule!

Non les acheteurs non. Seulement ceux qui cultivent.

La forêt

Ils ne marchaient pas dans la même forêt que moi : la leur était l'épicerie de Barbe-bleue. Certaines pièces étaient interdites ; dans les autres il y avait de la nourriture ou du bois de chauffage. L'un d'entre eux, que je n'avais encore jamais vu, m'indiqua les bons coins à champignons, et les noms vernaculaires des plantes à tisane. Il portait un manteau étroit, à col de fourrure, qui gênait ses mouvements, et des bottines à talonnette. Le notaire nous avait rejoints et commentait les subtilités légales d'utilisation des ressources de la forêt.

Nous marchions à plusieurs fronts en petits groupes, le vent froid dans le dos, pendant que la forêt progressivement sortait du sol.

Pas trop loin tout de même. Ainsi ils auront pu dire en rentrant qu'ils ont traqué les victors. C'était la croisade des enfants.

On m'avait fait un paquetage pharaonique. Blagues à tabac, nécessaires de couture et vestes en peau retournée. Des tapis. Des talismans. Une tonne de machins inutiles. Que croyaient-ils ? Après leur départ, j'en fis des cairns sur le chemin. Le long des routes de la forêt domaniale, de tristes pyramides d'objets domestiques. Peut-être à mon retour me demanderait-on ce j'avais fait des affaires.

Les Belles

La question ne se pose pas. Ça se vend tellement bien, quand vous avez commencé vous n'allez pas retourner aux patates ou aux navets.

Les acheteurs ? Alors ça n'est pas vraiment comme ça que la question se pose. Vous dites *malgré*, moi je vous dis que c'est justement à *cause* de ça qu'ils achètent. C'est une course de vitesse : l'acheteur se ruine, et le vendeur se crève. Ils s'entrebaisent à fond, mais à la fin il y en a un qui gagne. D'ailleurs les acheteurs ne changent pas de vendeurs, même quand il a crevé. Et les vendeurs réservent pour leurs acheteurs.

En moyenne c'est l'acheteur qui gagne, surtout parce que même s'il perd, il ne perd pas vraiment autant que le vendeur. Encore que je pense ça parce que je ne viens pas du coin : la plupart des acheteurs ruinés se flinguent de honte, je ne sais toujours pas très bien pourquoi. Ça vous plaît, nos coutumes ?

Moi ? Non, je n'en ai jamais acheté une seule. Mais bon je peux les voir toute la journée gratos.

Le garde-chasse

Le vieux garde-chasse s'était enfoncé dans le fauteuil lorsque la conversation avait été amenée sur les victors. Il roulait chacune de ses phrases entre ses mains, en un petit boudin qu'il déposait ensuite devant lui sur la table, et qui avançait vers moi à la manière d'une chenille. Le vieux garde-chasse regardait avancer ses phrases en plissant les yeux, derrière un épais nuage de fumée de pipe.

Les victors ont fait plus de cinquante victimes humaines l'année dernière, dit le vieux garde-chasse. Non que je blâme leur fragilité, car les victors sont de redoutables prédateurs.

Ils sont capables de se rendre invisibles au milieu d'une foule pour aller chercher des victimes au cœur du village. Ça n'est pas une mince affaire, dit-il, puis il cracha un nuage de fumée. On m'avait dit que les victors étaient nombreux, dis-je. Si c'est le cas, cela fait peu de victimes. Mais ils sont sans doute une toute petite meute, sans quoi on en aurait vu les dégâts dans la banlieue de Tapage, de l'autre côté de la forêt.

Pour une petite meute, c'était beaucoup. Le vieux garde-chasse acquiesça.

La discussion super-virile, et derrière nous les fusils au râtelier qui luisaient, et les gens qui entraient et sortaient de l'auberge, avec de gros poignets et des moustaches. Le tout dans les tons bronze.

La forêt

Et leurs bêtes ! Mon cheval avait duré le temps d'un rêve. Depuis combien de jours était-il crevé ? J'avançais plus vite à pied, même sur les routes forestières. Or j'étais depuis entré dans des zones très accidentées ; bonne chose que je n'eusse pas dû le traîner sur ce terrain épouvantable.

Avant de partir, le petit garçon d'écurie avait eu un mot énigmatique que, faute de pouvoir le comprendre, j'avais oublié. Il me semblait oublier de nombreuses choses.

Ce délicieux cheval – voilà des saveurs que méconnaissent les jeunes, de nos jours (et que dire de la saveur d'un garçon d'écurie).

Le garde-chasse

On est entre professionnels, voyez, dit le vieux garde-chasse. Je ne voudrais pas que vous sous-estimiez le travail. Il se pencha en avant, au-dessus de la table : Ils *savent voler*, monsieur. Ils ne font *aucun bruit*.

S'enfonça à nouveau dans son fauteuil. Air chafouin.

Je plissai les yeux et tentai de me composer un air aussi. Il regardait mes poignets.

En se penchant à nouveau en avant : ce n'est pas une *partie de rigolade*. Il faut faire *gaffe*. Ils vous *chopent* et ils vous *arrachent la tête*.

penche-en-arrière. Il se tut.

penche-en-avant : ils ont des *sucs acides* qu'ils vous projettent au visage. Votre peau *fond* et ils vous dévorent.

penche-en-arrière. penche-en-avant : vous n'avez *aucune* idée.

penche-en-arrière : ils peuvent – hum penche-en-avant : *séparer* leurs membres puis les rassembler

Vous pensez être de taille?

Me dit-il (penche-en-arrière).

On ne se lassait pas de le regarder.

La forêt

Et si le piège ne marchait pas ? La brume était levée. Rien. Ce premier tour d'observation était un échec. J'avais envie de rentrer à l'auberge. Rentrer ? Interroger à nouveau les villageois, et obtenir les mêmes réponses inutiles ? Peut-être savaient-ils réellement quelque chose, et peut-être eussé-je dû m'y prendre autrement. Quelque chose dans leur attitude m'avait retenu. Susplicieux. Où m'étais-je trompé ? De toute façon il était douteux que j'eusse gagné quoi que ce soit à retourner.

Je regardais autour de moi et ne voyais aucun schéma se dégager. Je cherchais des traces, des indices, rien. La forêt est un problème d'interprétation ; le problème d'une interprétation est qu'il faut d'abord distinguer ce qui n'a aucun sens, et qui généralement couvre la feuille, de ce qui en a, et qui tient souvent sur la tranche. J'étais donc inondé de bruit blanc, à tenter d'en tirer de l'information, et la suite de cette histoire ne m'aura pas permis de savoir si j'ai fini par en trouver.

J'étais resté immobile pendant le temps de ma réflexion, et rien dans mon attitude ne faisait penser que j'eusse hésité. De plus en plus invisible dans le taillis, je m'ensauvageais.

Cléante

Le matin, j'interrogeais les villageois au sujet des victors, bien que la plupart du temps je n'attendisse pas grand chose de ces entretiens.

Je rencontrai Cléante alors que j'allais acheter ce qui me manquait, principalement du matériel pour mes pièges. Il se présenta comme professeur d'université. J'avais à la main un sac de boulons et de vis. Je ne parvins pas à savoir quelle discipline il enseignait. Je ne me souviens pas de l'événement qui nous amena à faire connaissance. Il ne me lâcha plus.

Je retrouvais Cléante tous les jours, sur la place du marché. Nous nous donnions rendez-vous sous une horloge particulièrement prisée des touristes. À chaque heure une petite niche s'ouvrait dans le mur : des automates mimaient des scènes édifiantes et souvent macabres.

La forêt

Il valait mieux que ça ne dure pas trop. Je me voyais rester là des siècles, on m'oublierait. Les villageois m'avaient déjà oublié. On raconterait qu'une menace vit dans la forêt. On enverrait un de mes collègues, qui me nettoierait et rédigerait la légende assis sur mon cadavre encore chaud. Ce serait mon premier échec.

(on enverrait un jeune, donc la légende serait un peu humiliante; minimisant les efforts qu'il aura coûté de me défaire, me donnant des traits déplaisants : tous le font au début de leurs années de travail)

Donc. Peut-être n'y a-t-il rien ? Je me demandai sérieusement si je n'allais pas tomber sur un vieux chasseur usé, cassant des noix, en lieu et place de victors. En ce cas il était improbable que je le reconnusse, car je connaissais peu de mes collègues ; et si j'en connus d'autres depuis ce ne fut plus en qualité de collègue.

Cléante

Un saint était alors décapité par un homme de couleur verte, puis s'envolait sur le dos d'un ange, la tête sous le bras. L'homme de couleur verte s'enfonçait ensuite dans le sol tandis que le fond s'animait de flammes, puis la niche se refermait. Après coup, l'œil se souvenait également avoir vu des sortes d'hippopotames, dont le rôle dans cette scène n'était pas clair. Même après plusieurs jours, je ne réussis pas à les voir sur le vif, mais toujours sous cette forme de fantômes, une fois la niche refermée. Les touristes les voyaient également après coup, et ne parvenaient pas à les saisir sur leurs photographies. Les personnages et les décors étaient différents à chaque heure.

Cléante me rejoignait à quatorze heures passées et nous marchions en ville, après quoi il me donnait rendez-vous pour le lendemain, toujours à quatorze heures sous l'horloge, de sorte que nous eussions bientôt pu nous dispenser de prendre rendez-vous.

Chaque jour il me montrait différents monuments et particularités archéologiques de la ville, qui semblait chaque jour plus vaste.

La forêt

Mes yeux s'accommodaient progressivement : ce qui était immobile disparaissait du paysage, et je ne voyais plus que ce qui était mouvant. Une brindille poussée par le vent se détachait du néant et y retournait sitôt qu'elle redevenait immobile. Le vent revenait, et elle était agitée à nouveau. La brindille clignotait dans l'existence comme un fantôme de famille qui ne cesse d'entrer et sortir.

Mes yeux s'accommodaient aussi à l'obscurité. Je vis à distance un rat escalader un corps. Là où le bois se faisait plus sombre, et déclinait sur un éboulis ancien. Je ne voulais pas sortir du taillis. Le corps ressemblait à un des bûcherons que j'avais croisés deux jours plus tôt, dans la portion domaniale de la forêt.

On n'était plus dans la portion domaniale ; peut-être qu'il était venu couper des arbres sans autorisation. Peut-être un garde forestier l'avait-il tué. Les blessures paraissaient larges et sales. Ou bien on avait traîné le corps ici, sur plusieurs kilomètres d'un sous-bois très accidenté.

Le voyageur de commerce

Les victors ne dévorent qu'une petite partie du cadavre, et laissent le reste aux autres. S'ils prélèvent cinquante grammes de viande sur dix tués, c'est bien le bout du monde, me dit le voyageur de commerce. Il était arrivé moins d'une heure auparavant et sortait de sa douche. Je ne pus savoir qui lui avait dit que j'étais en charge du problème des victors et il attaqua bille en tête en prétendant les avoir vus lors de son précédent déplacement.

Je ne lui avais pourtant rien demandé, et me méfiais par dessus tout des racontars de voyageurs de commerce.

Je regardai le bûcheron décédé et me demandai s'il s'agissait d'un cas de régulation sociale ainsi que l'entendait le voyageur de commerce. Peut-être s'était-il blessé tout seul, peut-être les victors avaient-ils simplement abrégé ses souffrances ? Peut-être était-il tombé malade ?

En tout cas il semblait enfin que ma poisse avait pris fin, car c'était bel et bien le meilleur endroit possible pour attendre les victors.

Cléante

Je n'interrogeai pas Cléante au sujet des victors, alors même que ce fût le seul sujet de conversation qui me liait au reste de la ville. Il me sembla assez vite qu'il attendait quelque chose de moi, et je ne parvenais pas à savoir quoi.

Un soir il entra dans l'auberge où je résidais, très saoul, et se rendit immédiatement insupportable. Il poursuivit les serveuses, se battit avec deux clients ; il fallut la force de quatre hommes pour le mettre dehors.

Cléante se comporte parfois comme un vrai victor, commenta le tenancier, sur un ton excédé. L'expression m'avait intrigué. Je répondis de façon un peu vaseuse qu'à mon sens il avait agi comme un homme, même s'il n'en avait pas montré le meilleur visage. Je crois bien avoir utilisé ces phrases, qui me paraissent maintenant un peu ridicules.

Après cette discussion les occupants de l'auberge furent moins causants, sans que je susse si c'était en raison de ma remarque ou de mes rapports avec Cléante. Personne ne me dit plus rien des victors ou de la forêt, à part le garçon d'écurie que tous, d'ailleurs, tenaient pour un imbécile. L'aubergiste, et sa haute idée de l'homme, qui faisaient tapiner la moitié des filles de la ville.

Le linge

Alors même que la plupart des arbres avaient perdu leurs feuilles, tout était sombre. On voyait le ciel – les nuages – mais la lumière s’arrêta aux branches hautes. Elles buvaient la lumière et l’infusaient. Ce qui retombait au sol était déjà mêlé de méduses gris-brun, qui se déployaient sur l’œil comme des maladies. Au-dessus de moi passa une ombre qui me vit mais ne s’arrêta pas, et que je ne remarquai pas.

Dans une semaine au plus tard, dis-je, j’attends qu’on me livre certaine quincaillerie dont j’ai besoin pour mes pièges. Et ça traîne drôlement, les livraisons, par ici, c’est parce qu’on est un peu enclavés, dit le linge. Le linge préférait parler des livraisons mais moi je voulais parler des victors. Or pas moyen, il éludait mes questions.

Le lit de l’auberge était dur, la chambre était surchauffée. Par la fenêtre ouverte j’entendis partir les derniers clients de l’auberge, pluie mêlée de neige. L’encyclopédie des victors, que Cléante m’avait prêtée, était ouverte sur la table. Les victors, tout gueule et dents. Illustrations. Blabla. Un peu inquiétant tout de même. Je l’interrogeai sur les victors. Il haussait les épaules (pourriez pas comprendre) Rien à en tirer. Il me dit : C’est quoi ces boîtes ?

Le bûcheron rampait vers moi. Arrivé en haut du talus, il roula en bas du trou. Ses bras jaillissaient à chaque tour sur lui-même. Alla s’arrêter contre les appâts dont j’avais garni mon piège. Coup de chance !

Et quand partez-vous, dit le linge.

Cléante

A la réflexion, quelque chose d'automatique dans l'attitude de Cléante me faisait plutôt penser aux scènes de l'horloge.

A ce propos, je tentai à plusieurs reprises d'entrer dans l'église – celle dont le mur enchâssait l'horloge. Je n'y parvins pas. Des horaires étaient écrits sur la façade mais ne semblaient pas respectés, et peut-être étaient-ils tout simplement obsolètes ? On avait clairement muré certaines portes, des coulures figées de ciment sortaient des serrures.

Je finis par me convaincre qu'elle était désaffectée, et ne servait qu'à entreposer mannequins en bois verni et décors en pièces détachées.

Le voyageur de commerce

Certains de mes clients prétendent qu'ils préféreraient que les victors fussent plus civilisés. Préférez-vous servir de garde-manger à des planificateurs raisonnables, que je leur dis. Dit-il. De quoi se nourrissent les victors, lui demandai-je, puisqu'à faire un rapide calcul il leur faudrait exterminer plusieurs fois le pays par jour pour s'alimenter ? De leurs âmes ? Le voyageur de commerce haussa les épaules.

Cléante, à ma gauche, but une gorgée et n'ajouta rien. Certaines histoires, ajouta le voyageur de commerce, disent que les victors étaient à l'origine des êtres humains. Comme aujourd'hui on dit que les victors saignent la population : des clous. Ils ne s'attaquent qu'aux vieillards, aux malades, à la rigueur ils achèvent les accidentés sans espoir de retour en vie au village. Me dit-il. Ils ne font que donner de la netteté à la régulation sociale. Ligne claire. Si l'on voulait garder les vieux, ça se saurait. Même, ils ne les bouffent pas, nos phtisiques. Ils les goûtent à peine, puis ils laissent les animaux de la forêt bouffer les corps : corbeaux, rapaces, ours, ratons-laveurs. S'il en reste, les plantes en profiteront. S'ils ne sont peut-être pas nécessaires à l'écosystème, ils en sont du moins un rouage utile.

Sur quoi il sortit de son sac une terrine et nous déjeunâmes à même le rempart.

La forêt

Il sembla au bout de quelques instants que le bûcheron n'était pas mort. Il rampait lentement. Je ne tenais toujours pas à bouger. Je regardai les alentours. La lutte avait laissé des traces. Des armes, qui semblaient datées, à un stade presque géologique. Première confirmation de la présence de victors : armes primitives, inefficaces, effrayantes. Les victors, m'avait-on dit, ont le cœur au carnage. Ni économie ni panache, tapent et mordent dans tous les sens. Leurs attaques tiennent du cérémonial, dans le sens hystérique du terme. Sans doute les victors s'apprêtaient-ils à revenir. D'où la fuite. Il n'arriverait sans doute pas à s'échapper à temps.

Cléante chassa un chien errant à l'aide de sa canne et me dit que les victors ne laissaient jamais de survivants : on ne leur échappait que temporairement, et ils étaient prêts à des actions extrêmement téméraires pour ne pas laisser vivre leurs proies. Il y avait quelque chose dans son récit qui faisait penser qu'il n'était pas réellement question de tuer leur victime. Ce qu'il décrivait ressemblait plutôt à une possession. On a vu des victors, dit-il, venir chercher leur victime un jour de marché, dans la grande rue, plusieurs années après qu'elle leur avait échappé. Ils étaient alors repartis indemnes, bien que le marché fût empli de gendarmes et d'étals de couteliers. Il prononça le mot coutelier d'une façon telle qu'il semblait avoir des couteaux dans la bouche.

L'avez-vous constaté vous-même ? Demandai-je. De quel « vous-même » parlez-vous ? Demanda Cléante.

Le linge

Les pièces dont j'attendais la livraison depuis des jours à la quincaillerie, qui me retardaient tant pour faire mes pièges, j'en découvris plusieurs pleines boîtes au pied du lit. Il y avait les factures, je les avais signées. Achetées depuis des lustres. Achetées, rachetées en trois exemplaires. En ouvrant le petit cabinet à côté du lavabo, j'en découvris encore une boîte. Il en avait sans doute encore plusieurs planquées dans les recoins.

J'étais prêt depuis longtemps et n'arrivais pas à quitter le village. Or : village détestable, de toute façon je détestais tous les villages. Qu'est-ce qui me retenait ? Sinon la peur des victors, avalanche gueule et dents ? Je m'assoupis et rêvai un champ de silex debout, avançant à toute vitesse. Quoi de neuf ? Je n'avais jamais non plus travaillé sur des sujets faciles.

Quand vous faites un rêve, me dit le linge, vous ne voyez pas les trucs bizarres. En revanche, au réveil, vous vous dites *tiens oui mais c'est vrai qu'il y avait un hippopotame. Oui tiens c'est vrai que je parlais à des gens décédés. Oui tiens c'est vrai que des tas de choses n'étaient pas vraiment à leur place.* Voilà ce que vous vous dites une fois réveillé.

J'acquiesçai. Il était très près de moi et je me sentais mal à l'aise. Il avait les mains dissimulées sous des piles de linge et je sentais le fond de son haleine.

Le linge

Avec les victors c'est pareil, dit-le linge. Vous ne les voyez pas arriver, il y a des signes mais vous ne pouvez pas les voir. Les meubles sont un peu plus grands ou un peu plus petits. Il y a un mouvement de quelque chose derrière quelque chose. Et de fait, votre chambre... Paniqué, il ne termina pas sa phrase et dévalait déjà l'escalier, semant derrière lui des piles de linge blanc instantanément souillé alors qu'il touchait le sol. Des points s'étendaient bruns sur le tissu blanc comme de l'encre dans de l'eau, et les linges très vite se dissolvaient dans le brun du couloir et des escaliers. Il sembla très vite qu'il n'y avait jamais eu de linge ni de linge.

Le bûcheron avait progressé de quelques mètres, et je pus voir son visage. Son expression était douloureuse. Une grimace de la bouche, les commissures partaient sur la droite et sur la gauche, étalant sa figure en cinémascope sur le chemin comme une raie manta. Même, il avait l'air un peu angoissé. Mais peut-être interprétais-je un peu, après tout le bûcheron avait perdu beaucoup de sang et il dépensait beaucoup d'efforts pour ramper le plus vite possible. Je constatai avec déplaisir qu'il s'approchait de moi. Cela signifiait que ma cachette n'était pas très bonne, et qu'en plus ce bûcheron allait attirer les victors vers moi plutôt que vers le piège.

Je fis de grands gestes pour l'éloigner, et poussai des cris, mais il éleva vers moi son visage étalé épais couvert de sueur, les yeux brillants allant à droite et à gauche, et les lèvres qui tremblaient ; comment faire la leçon à un bûcheron mourant ?

Le bûcheron

A plusieurs mètres on sentait monter du corps du bûcheron une odeur inconnue et effrayante. Le bûcheron était désormais tout proche. Combien étaient-ils ? Lui demandai-je. Le bûcheron leva un index.

Il faut se méfier des images, dit le technicien d'intervention clientèle mixte. Vous voyez, par exemple, ici [il montre une illustration de l'encyclopédie] Nous avons une iconographie très riche en matière de victors, et qui respecte toujours les mêmes conventions. Par exemple les victors sont toujours représentés seuls. Je suis sûr que vous vous êtes demandé si cette convention était inconsciente. Oui, en effet, dis-je, et je me sentis un peu embarrassé.

Il y aurait d'ailleurs beaucoup à dire sur ces représentations souvent ridicules, où un victor paraît sur fond de ciel nocturne, la lune éclairant une face blême d'où goutte le sang d'un villageois dépecé à ses pieds, les sapins se découpant sur le gris sombre des nuages bas, dit le technicien d'intervention clientèle mixte. Nous étions d'accord sur ce point. Les textes, en revanche, n'évoquent les victors que comme membres interchangeables de meutes, dit le technicien d'intervention clientèle mixte.

J'attendis la suite, mais il fit glisser d'avant en arrière, sur le comptoir, son ballon de blanc limé.

Le technicien d'intervention clientèle mixte

Dehors, sur le marché, on était en train de plier les gaules. Quelques glaneurs marchaient à toute vitesse d'un tas à l'autre, car il fallait prendre les fruits&légumes encore bons avant que les employés chargés de la propreté ne vinssent les noyer sous leurs puissants jets d'eau.

Regardez la plaquette de mon entreprise, dit le technicien d'intervention clientèle mixte. Vous avez des images dessus. Est-ce que vous voyez un groupe? Non. Il y a un seul type avenant en costume, à chaque fois. On le regarde, il est bien rasé, il a l'air de sortir d'un match de hockey. On se dit est-ce qu'il a des dents autonettoyantes, est-ce qu'il est toujours content comme ça. Est-ce qu'il a bien une tête à régler tous mes problèmes avec le sourire. On se dit qu'on aimerait bien aller taper la balle avec lui le week-end.

On ne va pas montrer une horde de techniciens d'intervention clientèle mixte prête à fondre sur la clientèle. Encore moins une horde mixte de techniciens d'intervention clientèle mixte et de techniciens back-office et de commerciaux et d'assistants de gestion et de responsables de portefeuille client – avec cent visages propres et lisses comme celui-là, avec tous leurs dents qui se nettoient pas toutes seules, et leur organisation collective, leurs mécanismes sociaux compliqués.

Encore moins cette horde face à une petite bande de managers intermédiaires, une tribu d'actionnaires, une nation de clients, avec tous leurs portefeuilles au bout du bras. Ça ne ferait pas une belle image d'aventure humaine.

Le technicien d'intervention clientèle mixte

Dans les textes c'est différent. Si vous lisez les conventions collectives, les contrats ou le mode d'emploi de l'application de relevés d'activité mensuelle, on quitte le monde des dents autonettoyantes. C'est le retour de la meute.

D'ailleurs dans votre encyclopédie, le texte ne parle que de la horde de victors. Vous croyez que c'est un article d'encyclopédie, moi je vous dis que c'est sa fiche de fonction. Ou sa note de nomination. Les victors ont pour rôle de dévorer les villageois, etc. Ils reportent à des dieux qui sont de tel et tel type, à tel intervalle ils les régaleront de la fumée des cadavres brûlés, etc. Ils se rassemblent à telle fréquence à tel endroit de la forêt à telle heure sous la lune.

En fait votre encyclopédie vous ment doublement. L'image vous montre un individu victor qui n'existe pas. Le texte vous vend une collectivité de victors qui n'existe pas.

Je me penchai vers le bûcheron : vous avez bien dit qu'il était seul ? Le bûcheron hocha péniblement la tête. Bon sang mais vous êtes décidément des abrutis, dis-je. Comment avez-vous pu, en plusieurs années de fréquentation des victors, ne pas comprendre ce point pourtant évident ? La meute des victors est une meute dans le temps, c'est tout. Je me sentis plus léger, et fus ravi de me dire que je n'avais qu'un seul victor à abattre. Cependant j'allais avoir

du mal à convaincre les villageois, persuadés qu'ils étaient qu'une meute innombrable de victors parcourait la région en tous sens.

Qui est-ce qui ment sur les victors, demandai-je. Mais personne, dit le technicien d'intervention clientèle mixte, c'est vous qui vous mentez. Personne n'a écrit cette encyclopédie avec un but précis en tête. Et ils ne l'ont pas faite pour vous. C'est un précipité, un groupe de gens a sué ce texte parce que c'était une activité normale dans les conditions où ils vivent. Ils ont fait ce texte comme la châtaigne fait sa bogue. Là vous essayez d'interpréter la bogue comme si c'était un message à votre intention, c'est ridicule. Contentez-vous de l'interpréter comme résidu, et de comprendre plutôt le mécanisme impersonnel qui l'a amenée ici.

Les vagues

Je m'habituai vite à mon nouveau compagnon. Il faut dire qu'à part sa respiration très rapide et bruyante, c'était un compagnon plutôt discret. D'ailleurs il semblait faire des efforts pour ne pas trop déranger.

Après tout il ne faisait que passer.

Avec un peu de chance les victors ne reviendraient que plus tard, une fois que le bûcheron aurait rampé plus loin. Mais s'il mourait ici ?

Je considérai qu'il était bien temps de se préparer et posai près de moi mes armes rutilantes de bronze et de chrome et de bois. Marchera pas, dit le bûcheron. Comment ça, dit-je. Pas assez fortes, vos armes, dit le bûcheron. Faut les tuer tout de suite, ils vous attaquent bille en tête et négligent de se défendre. Sert à rien de les blesser. Ils foncent sans précautions, comme le vent ou les vagues, dit le bûcheron. Là vous allez simplement vous faire charcuter par des victors qui saignent.

Mais on peut les tuer ? Demandai-je. Avec des armes plus puissantes que ça. Et quand vous en avez tué un, il y en a toujours un autre identique qui débaroule, et qu'il faut tuer aussi. Fatalement, au bout d'un moment vous êtes un peu fatigué et ils vous coincent.

L'odeur

Est-ce que c'est à l'odeur qu'ils vous retrouveront plus tard ? Elle reste des années, dit le bûcheron. Tout le monde s'écarte de vous. Vous ne devriez pas parler tant, économisez un peu vos forces. Alors arrête de me poser des questions, dit le bûcheron.

J'étais alors à la supérette afin d'acheter de quoi manger le soir même. La nourriture trop riche de l'auberge me dégoûtait, et il y avait je ne sais quoi dedans qui me semblait être un aliment pour quelqu'un d'autre. J'errai dans les rayons pendant presque une heure, et ne trouvai rien qui me rendît mon appétit, lorsque je tombai enfin sur une contrôleuse de la concurrence, de la consommation et de la répression des fraudes. Nous bavardâmes un instant. Elle semblait se spécialiser dans les rayons frais, et reniflait méthodiquement tout ce qui passait à sa portée. Alors qu'elle me passait les paquets de crevettes ou les régime de bananes, elle convint que ce n'était pas une méthode standard. Je les reniflais à mon tour et les reposais, sauf quand ils étaient manifestement avariés, auquel cas je les déposais dans son panier.

Cette orgie d'odeurs de nourriture pourrie , d'une variété inimaginable, me rendait progressivement mes forces. Entre chaque paquet, je sentais les effluves de son parfum, qui me semblait familier. Elle-même s'adressait à moi comme si j'eusse été une vieille connaissance. Il y avait dans son attitude les restes d'une vieille affection, et l'abandon de ceux qui savent qu'ils sont liés pour toujours à ce vieil oncle qui vient d'entrer dans la pièce et se met à leur parler.

Vous avez déjà rencontré des victors, lui demandai-je. Elle ne répondit pas et la familiarité se fit plus franche.

Le bûcheron

Le bûcheron recommença à ramper, et passait déjà sur l'autre versant de la butte où je me tenais. La descente serait plus facile que la montée. Il ne paraissait déjà plus si abîmé que ça. Pas tout à fait pimpant, mais correct. Bien sûr il rampait.

Combien de temps lui faudrait-il pour rentrer à son campement ? En rampant ? D'un autre côté il m'avait dépassé à pied, avant d'être attaqué. D'ailleurs ces bûcherons s'étaient bien foutu de ma gueule : ils les connaissaient donc, les raccourcis. Il y avait peut-être à deux pas d'ici un petit chemin délicieux bordé de mûres, qui menait en deux heures au village. Quelle blague. Je jetai une pierre sur le bûcheron rampant, de dépit. J'entendis distinctement le bûcheron dire : sale nègre. Quelle surprise que cela ne fût pas arrivé avant.

J'observais la tranchée que laissait le bûcheron sous lui. Surprise. Je ne m'en étais pas rendu compte, mais il y en avait une dizaine de semblables autour de moi. Est-ce que c'était le garde-manger des victors ? Je criai au bûcheron : est-ce qu'il vous a traîné ici ? Le bûcheron, du doigt, fit non, puis poursuivit. Il était déjà presque hors de vue. Il disparut derrière une fondrière, et je ne le vis plus jamais.

La dépouille du loup

Je commençai à envisager l'idée que cet endroit était peut-être déjà un piège, mais dressé par les victors plutôt que contre eux. Je n'étais pas capable de déterminer ce qui m'avait fait m'arrêter ici plutôt qu'ailleurs.

Lorsque je jetai la dépouille du victor sur le perron de la mairie, le maire sortit et s'adressa à moi par mon prénom ; il faisait comme si je n'étais parti que quelques jours, mais le plus surprenant était qu'il me reconnût. Je ne pourrais en dire autant, car il semblait transfiguré ; les paquets de graisse autour de sa bouche avaient disparu et il me fallut plusieurs minutes pour les retrouver, pendants, sous la mâchoire. De la même manière, des éléments ou rapports de son visage semblaient déplacés.

Il observa le victor et me remercia, mais d'un air distrait. Merci pour les loups, c'est une vraie plaie. Ou quelque chose comme ça. En d'autres termes, Ce n'était pas un victor (c'est ce que j'ai cru comprendre)

L'horloge

On ne me fit ni fête, ni mauvaise tête. Les habitants semblaient préoccupés. Je passai près de l'horloge, sans doute dans l'espoir de croiser Cléante ; aucun touriste sur la place n'était là pour photographier la scène de quatorze heures. Quelque chose, d'ailleurs, avait été changé dans la scène. Les mouvements des automatés étaient légèrement décalés dans le temps ou dans l'espace. Il y avait manifestement eu du jeu dans le mécanisme, et le saint semblait maintenant poursuivre l'ange et le menacer de sa tête coupée. J'arrêtai un passant pour avoir son avis, mais bien sûr la niche était déjà refermée. Il leva le bras et détourna le visage, comme on chasse un mendiant.

J'entendis un hurlement proche. Sur le fond du cri il y avait un souffle qui tenait du râle, je ne pouvais savoir si le cri venait d'un victor ou d'une de ses victimes. Le cri avait la forme d'une outre de peau qu'on déchire. Dans le trou de ce cri, d'autres cris. Un son mélangé de déchirure et de cordes à vides, sec et mat. Ou bien il semblait plusieurs outres pleines de vent, de sable, de liquides visqueux. Texture de son, raclement, gargouillis, crissements : tout s'additionnait et résonnait ensemble.

La lumière revint et je me réveillai de cette nuit d'angoisse, qui n'avait duré que le temps d'un nuage passant et obscurcissant la scène.

La battue aux victors

Je repensai à ma chasse et me demandai comment j'avais pu prendre un loup pour un victor. J'arrivai justement à l'auberge en même temps que débutait un compte-rendu du dernier raid des victors. Grands à dépasser les silos à grain, leurs jambes grêles, leurs doigts longs avaient troué les toits de la halle aux porcs, et percé par la panse d'honnêtes citoyens qu'ils avaient emportés ensuite, comme brochettes, dans leurs fameuses cités lacustres.

Les rues sentaient encore leur traditionnelle odeur de poisson, et l'on avait accroché à une devanture la branchie arrachée du seul victor que l'on avait pu blesser. On mettait à jour le mémorial avec un marteau et un burin, tac-tac-tac, les noms des disparus.

Un voyageur de commerce et un garde-chasse s'assirent près de moi à l'auberge et me demandèrent de leur raconter ma chasse aux loups. Ils semblaient me connaître. Le garde-chasse, en particulier, paraissait surpris que j'eusse ramené des cernes de cette promenade de santé.

On dort si bien en forêt. La vie ici n'est pas si reposante (notamment la proximité du lac, et tous ces victors)

On voyait la lune par la fenêtre. Je me mis à hurler longuement. Lorsque je m'arrêtai je constatais que les clients avaient interrompu leurs conversations et semblaient gênés ; je m'excusai et montai, honteux, dans ma chambre. Derrière moi les voix reprirent, et quelques rires, dont je ne doutai pas qu'il me fussent adressés.

Le corps du loup

Je n'étais jamais allé chercher des victors. Quel imbécile fut allé les chercher dans la forêt ? Ce sont des victors. Ce n'était pas comme si la chose n'avait été abondamment documentée, et ce depuis des années.

Je retournai voir le corps du loup, que la mairie avait fait entreposer chez un vétérinaire qui devait mener un certain nombre de vérifications – essentiellement liées aux maladies transmissibles, d'après ce que je compris. L'autopsie avait déjà été faite en partie et le vétérinaire était allé déjeuner. Les boyaux étaient sortis de sa cage thoracique et emplissaient plusieurs seaux, dont l'un était encore posé sur la balance. La gueule ouverte sur une langue desséchée qui donnait soif.

Le loup paraissait déjà empaillé. Au demeurant on voyait, à la façon dont il était ouvert, que c'était prévu. Je me demandai qui avait demandé sa naturalisation et s'il était possible d'enchérir pour garder le loup avec moi. Puis je me dis qu'il était exclu que je me trimbalasse une si grosse peluche, que ses dents étaient pointues et auraient vite fait d'accrocher un chapeau où de déchirer un siège, enfin que j'étais accoutumé à voyager léger.

Avant de sortir, je regardai à nouveau le corps sur la table, le thorax ouvert comme un pain surprise au milieu de la blouse blanche, et le visage figé dont on ne voyait pas les yeux, sous ces lunettes que l'on voit toujours aux vétérinaires de province. Je dis

à l'assistante qu'il était déjà parti déjeuner, ce qui me permettrait d'attraper l'autobus avant que l'on ne me rattrapât.

La forêt

J'attendais l'autocar depuis maintenant une heure. Il y avait, dans la gare routière, une pièce vitrée appelée Coin Détente, où l'on pouvait s'asseoir et feuilleter la presse. Des magazines étranges où il était question de chasse, ou d'architecture, ou de recettes de cuisine, ou de tricot.

Me curer le nez : renonçai (bienséance). Décroiser les jambes : renonçai. Chercher dans mes poches : renonçai (mal au dos, rien à chercher dans les poches). Tant de possibilités de tromper mon ennui, qui toutes échouèrent.

Je me déplaçais sans bruit entre les arbres et dévorais tout ce qui était venu réduire mon royaume. Je dévorai des villageois, et leurs maisons, et leurs champs. Je dévorai plusieurs routes départementales, avec leurs panneaux, et les bornes, et les morceaux de pneus, et les petits machins fleuris, dans les virages mal relevés où quelqu'un s'était vautré en sortant bourré du Kheops ou du VIP le samedi soir, en moto. Je dévorai la dalle de béton d'une station-service abandonnée. Tous les animaux de la forêt étaient derrière moi en rang, les pattes plantées dans la bonne terre, où la jeune herbe croustillante, vert frais, commençait à repousser. Ils se moquaient de mon prétendu royaume, prétendaient que je n'avais jamais été roi.

Je me retournai vers eux et leur demandai qui était prêt à me disputer ma couronne. Comme je parlais, des débris de béton sortaient de ma bouche, un écureuil en fut assommé.

Le bus

Après plusieurs minutes, levant les yeux, je découvris un moniteur de vidéo-surveillance où flottait un Coin Détente vide, et similaire en tous points à celui où je me tenais. Puis je m'y vis m'asseoir.

Je me vis feuilleter les magazines laissés sur la table basse, après quoi j'eus des tronçons de gestes inexplicables. Je me levai à moitié de mon siège, puis me rassis, puis levai la main gauche, le geste s'arrête, le poignet se casse, la main revient sur l'accoudoir, le torse se penche vite en avant et revient à sa place. On n'y comprend rien.

J'étais seul dans ce bocal, et au bout d'un moment je cessai de regarder le moniteur car un attroupement s'était formé dehors. Ils me regardaient, et un couple de bonshommes se tenait la main sur la porte. L'un deux portait un fusil dont j'espérai à cet instant qu'il fût chargé de seringues hypodermiques. Ils ouvrirent la porte et un peu d'air frais s'engouffra dans le Coin Détente ; je remarquai alors à quel point l'air semblait vicié, et c'était mon odeur.

Ensuite vint l'autocar ; je montai et partis pour le village, où je ne devais rester que quelques jours.

